

LABORATOIRE DE L'IRSEM 2013



Laboratoire de l'IRSEM N°14

La paix par le commerce, de l'époque moderne à nos jours – mythe et réalité

Dans une perspective d'histoire des idées, ce laboratoire entend faire la part des choses entre le mythe et la réalité d'une pacification des relations internationales grâce au « doux commerce ». Pour cela il présente les promesses du discours en contraste avec la réalité des faits. Comme il s'agit d'un vaste domaine, il s'agit d'une synthèse de la littérature existante qui met l'accent sur l'historique des idées de la théorie politique.

Cette présentation cherche à exposer l'argumentation classique en faveur du commerce pacificateur depuis les mercantilistes jusqu'au libéraux et le développement du débat dans les siècles suivants.



IRSEM

1 place Joffre – case 46
75700 Paris SP 07

<http://www.defense.gouv.fr/irsem>

ISSN : 2116-3138

ISBN : 978-2-11-129703-6





**LA PAIX PAR LE COMMERCE
DE L'ÉPOQUE MODERNE À NOS JOURS :
MYTHE ET RÉALITÉ**

BENJAMIN BRICE

AVERTISSEMENT

Les opinions émises dans ce document
n'engagent que leurs auteurs.
Elles ne constituent en aucune manière
une position officielle du ministère de la défense.

LABORATOIRES DE L'IRSEM DÉJÀ PARUS :

- 1- L'ASIE DU NORD-EST FACE À LA MONTÉE EN PUISSANCE DE LA CHINE
- 2- L'IMPACT DU PARTENARIAT ENTRE LES BRIC (BRÉSIL, RUSSIE, INDE ET CHINE) ET LES PAYS AFRICAINS SUR L'ÉVOLUTION DU RÉGIONALISME SÉCURITAIRE
- 3- L'ARMÉE AUSTRALIENNE DANS LA GUERRE DU VIETNAM
- 4- LA « RECONSTRUCTION POST-CONFLIT ». IMPLICATIONS ET LIMITES D'UN CONCEPT MULTIDIMENSIONNEL.
- 5- AN UNPRECEDENTED POWER SHIFT AND THE REVIVAL OF EAST ASIA
- 6- ATELIER DE RÉFLEXION PORTANT SUR DES PROPOSITIONS D'ÉVOLUTION DES MODALITÉS DE CONTRACTUALISATION ET DE CONDUITE DES PROGRAMMES D'ARMEMENT
- 7- THE ROLE OF GREENLAND IN THE ARCTIC
- 8- RÉFLEXION SOCIÉTALE SUR LES INTERFACES CERVEAU-MACHINE POUR L'HOMME ET IMPLICATIONS POUR LA DÉFENSE
- 9- LA FORMATION D'ARMÉES ÉTRANGÈRES. ÉTUDE COMPARATIVE DES POLITIQUES DES PRATIQUES DES ANNÉES 1950 À 2010.
- 10- L'ACADÉMIE DE LA BOUE. REGARDS CROISÉS SUR L'APPRENTISSAGE DES FORCES ARMÉES
- 11- LA GESTION DE LA CRISE LIBYENNE PAR L'UNION AFRICAINE : CHRONIQUE D'UNE IMPUISSANCE ANNONCÉE
- 12- LE ROLE SOCIAL DES ARMÉES : PERSPECTIVES COMPARATIVES ET ACTUALITÉ
- 13- MEDIATION REGIONALE : LE CAS ISRAELO-PALESTINIEN

L'Institut de recherche stratégique de l'École militaire (IRSEM) a pour mission de promouvoir la recherche sur les questions de défense et d'encourager une nouvelle génération de chercheurs. L'ensemble de ses productions et de ses activités peut être suivi sur son site :

www.defense.gouv.fr/irsem

Les opinions émises, les analyses proposées par les auteurs publiés, n'engagent pas le ministère de la Défense.

SOMMAIRE

Introduction.....	5
I – LA NAISSANCE DE L'IDÉE DE PAIX PAR LE COMMERCE (XVI ^e -XVIII ^e)	8
Le mercantilisme ou la primauté des fins politiques.....	8
Le dénigrement des valeurs guerrières.....	9
La promotion du « doux commerce »	12
Mythe et réalité du « doux commerce ».....	15
II – DES PROMESSES DE LA SOCIÉTÉ INDUSTRIELLE À L'INCERTITUDE CONTEMPORAINE (XIX ^e -XX ^e)	18
Les simplifications du libéralisme triomphant	18
Trois oppositions critiques aux libéraux.....	20
Libéralisme et impérialisme	24
Conclusion : la paix par le commerce aujourd'hui	27
Bibliographie.....	30

Les économistes ont bien raison : si les peuples avaient seulement l'instinct de la brute qui poursuit son intérêt, il n'y aurait plus de guerres.

Émile de Laveleye

INTRODUCTION

Malgré des déconvenues à répétition et des désillusions sans nombre, l'espoir d'une fin de la guerre reste l'un des thèmes les plus discutés de la théorie des relations internationales. Les Grecs et les Romains se plaignaient volontiers des maux liés aux combats et ils ne manquaient pas de dénoncer les hommes insensibles qui se montraient trop enclins à la violence¹. Pourtant, s'ils souhaitaient généralement que la guerre fût la moins terrible possible, les anciens n'allaient pas jusqu'à vouloir sa complète disparition. Cela leur semblait tout simplement impossible, puisqu'incompatible avec ce que l'on appelait jadis la « nature humaine »².

La guerre apparaît désormais comme un événement anormal dans l'histoire humaine, comme une aberration qui ne fait plus vraiment sens. La conception chrétienne du monde a sans doute joué un certain rôle dans cette évolution. En substituant aux vies orgueilleuses des héros païens l'existence humble et pacifique des saints chrétiens, l'Église a participé à la remise en cause des modèles guerriers. Augustin, par exemple, produira une critique profonde et méthodique de l'ancienne idée de gloire dans *La cité de Dieu*. Cependant, plus importante est pour nous la promesse de paix d'origine libérale, celle que l'on voit apparaître aux XVII^e et XVIII^e siècles³. Le libéralisme est un courant de pensée très complexe qui ne peut se résumer en un mot, mais on a l'habitude d'associer ses vœux iréniques à l'ampleur inédite que prend un phénomène ancien : le commerce⁴. Il faut entendre ce mot dans le sens large qu'il possédait au temps des Lumières, lorsqu'il désignait non seulement les échanges de biens, mais aussi la communication et les relations sociales⁵. C'est en ce sens que nous emploierons ce terme tout au long du texte.

Les rêves de paix ont trouvé de quoi s'incarner dans les promesses d'un monde de commerce, faisant naître partout de nouveaux rapports politiques. Dans les années 1990, par exemple, le débat fut intense dans la discipline des relations internationales sur la question de la « paix libérale », avec la publication de nombreux articles s'essayant à défendre ou à invalider les vertus pacificatrices du commerce, souvent à l'aide d'analyses statistiques sophistiquées aux résultats contrastés⁶. L'éditorialiste Thomas Friedman, de son côté, a contribué à la popularité de ces idées en 1999 avec sa théorie de prévention des conflits familièrement appelée « théorie McDonald's », postulant que deux pays hébergeant un restaurant McDonald's ne se font pas la guerre. Dans un livre de 2005 au titre évocateur (*The World is Flat*), cette théorie deviendra la théorie dit « théorie Dell » qui

¹ Frédéric Ramel invite à relativiser l'idée selon laquelle la guerre serait au centre des œuvres antiques : Platon et Aristote, par exemple, parlent très peu de ce qu'on appelle aujourd'hui les relations internationales (« Origine et finalité de la cité idéale : la guerre dans la philosophie grecque », *Raisons Politiques*, 2002). Par ailleurs, il existe de nombreux textes dénonçant les excès de la guerre dans l'antiquité, par exemple le double portrait de Pyrrhos et Marius par Plutarque, dans lequel apparaissent les malheurs engendrés par la violence et l'ambition excessive de ces deux généraux (*Vies Parallèles*, 2001, p. 721-810).

² Voir Pierre Ducrey, *Guerres et guerriers dans la Grèce antique*, 1999, p. 9 et Yvon Garlan, *Guerre et économie en Grèce ancienne*, 1999, p. 9. La guerre, comme la politique, fait partie des actions humaines les plus nobles, celles qui ne peuvent être exercées, le plus souvent, que par des citoyens libres (Moses Finley, *Économie et société en Grèce ancienne*, 2007, p. 148).

³ Il existe bien entendu des précurseurs, tel Érasme, qui ne rentrent pas aisément dans la chronologie classique.

⁴ Catherine Audard rappelle qu'on ne peut définir aisément ce qu'est le libéralisme dans *Qu'est-ce que le libéralisme ?*, 2009, p. 9. Par ailleurs, il faut rappeler que le mot « libéralisme » est postérieur aux XVII^e et XVIII^e siècles (note 5, p. 747), même si le phénomène qu'il désigne précédait le terme.

⁵ Voici la définition que propose Forbonnais dans l'article « commerce » de l'*Encyclopédie* : « On entend par ce mot, dans le sens général, une communication réciproque. Il s'applique plus particulièrement à la communication que les hommes se font entre eux des productions de leurs terres & de leur industrie » (texte en ligne : <http://portail.atilf.fr/encyclopedie/>). L'orthographe de tous les textes a été systématiquement modernisée (pour l'anglais et le français).

⁶ Parmi beaucoup d'autres on peut citer Katherine Barbieri, Dale C. Copeland, Edward D. Mansfield, James D. Morrow, John R. Oneal et Richard Rosecrance. Pour une revue de cette littérature, voir notamment la bibliographie dans Oneal and Russett, « The Classical Liberals Were Right: Democracy, Interdependence, and Conflict, 1950-1985 », *International Studies Quarterly*, 1997 et Mansfield and Pollins, « The Study of Interdependence and Conflict: Recent Advances, Open Questions, and Directions for Future Research », *The Journal of Conflict Resolution*, 2001.

affirme que deux pays faisant partie d'une importante chaîne d'approvisionnement mondial (*global supply chain*) ne prennent pas les armes l'un contre l'autre⁷. Ces « théories », que certains cherchent à réfuter empiriquement, entendent avant tout illustrer le pouvoir pacificateur du commerce international. Et c'est cette propension à la paix qui a conduit John Mueller à affirmer que la guerre devenait peu à peu aussi ridicule que l'étaient les duels au XIX^e siècle⁸.

De telles considérations paraissent souvent bien naïves, et l'on se moque aujourd'hui volontiers du « doux commerce » en faisant remarquer que l'écart demeure immense entre les discours lénifiants du libre-échange et la réalité de la mondialisation contemporaine⁹. Ce slogan, sans cesse ressassé, servirait en fait l'idéologie dominante et tenterait, vaille que vaille, de la justifier. Ainsi, il s'agirait d'un discours du néo-libéralisme (ou de l'ultra-libéralisme, selon les auteurs) qui arguerait de la formule magique du « doux commerce » pour faire accepter les exploitations les plus éhontées ainsi que les inégalités les plus criantes. L'idéologie aurait donc pris le pas sur la science, et Alexis Dalem va notamment jusqu'à dire : « À bien des égards, il ne semble pas abusif de prétendre que "la thèse de l'économie de marché pacifique" (*peaceful market economy thesis*) est une thèse introuvable », c'est-à-dire qu'il paraît difficile de trouver le raisonnement sur lequel elle repose¹⁰. En France, où la notion de libéralisme a généralement mauvaise presse, le climat semble plutôt au scepticisme. Toutefois, lorsque l'on quitte le domaine strictement économique, le commerce (au sens large du terme dans lequel on l'entend ici) demeure aujourd'hui encore connoté très positivement. Tout le monde (ou presque) s'accorde à dire que la communication, les échanges, les voyages sont autant de moyens d'ouvrir les esprits, de promouvoir la tolérance et de dépasser les particularismes. Montesquieu disait que le commerce détruisait les « préjugés destructeurs », nous disons plus volontiers qu'il nous ouvre sur « l'altérité » et développe notre « intersubjectivité », mais si le verbe a changé, l'idée reste la même¹¹. Le fanatisme, la xénophobie et le repli sur soi ne sont pas moins fustigés aujourd'hui qu'ils ne l'étaient au temps des Lumières. Tels sont d'ailleurs les maux qu'entend combattre l'ordre économique international fondé après la Deuxième Guerre mondiale¹². La perspective ultime d'un monde sans frontières reste un horizon de pensée aussi bien pour ceux qu'il est convenu d'appeler les « néo-libéraux » que pour une bonne partie de leurs adversaires les plus résolus. En outre, l'idée d'une paix par le commerce demeure très présente dans le projet de construction européenne, et l'union économique est vue comme un moyen de mettre un terme à des siècles de conflits¹³.

Il ne faut donc pas trop simplifier la *doctrine* du « doux commerce », elle ne se réduit pas seulement à son volet économique (la fameuse « interdépendance »), encore moins à une promotion dogmatique du libre-échange. L'argument de l'adoucissement des mœurs, qui provoque une pacification extérieure, mais aussi intérieure, ne doit pas être oublié¹⁴. Pour autant, il ne faut pas tomber non plus dans l'excès inverse et voir dans le « doux commerce » un instrument merveilleux promettant mécaniquement la fin de la guerre. Le concept sert assurément aussi d'outil polémique dans le combat en faveur du libéralisme depuis les XVII^e et XVIII^e siècles. Albert Hirschman a donc en partie raison d'affirmer que l'on trouve finalement assez peu de détails sur les mécanismes des effets heureux du commerce : ceux-ci sont plus souvent postulés que démontrés¹⁵.

Dans une perspective d'histoire des idées, ce texte entend faire la part des choses entre le mythe et la réalité d'une pacification des relations internationales grâce au « doux commerce ». Pour cela il faudra présenter à la fois les promesses nées de l'avènement du libéralisme et l'écart qui peut parfois exister entre les discours et les faits. La matière est immense, peut-être même infinie, il ne pourra donc s'agir là que d'une synthèse se bornant à n'évoquer qu'un nombre très limité d'auteurs et d'ouvrages. Cependant, n'ayant pas encore trouvé ailleurs l'équivalent d'un tel travail, nous croyons cette recherche utile pour éclairer les enjeux contemporains.

⁷ Pascal Gauchon (dir.), *Le monde : Manuel de géopolitique et de géoéconomie*, 2008, p. 354.

⁸ Michael Doyle, *Ways of War and Peace: Realism, Liberalism, and Socialism*, 1997, p. 247.

⁹ Une journée d'études très intéressante intitulée « Les dissonances du doux commerce » s'est tenue à Paris Ouest le 4 juin 2012 (les différentes interventions sont en ligne : <http://sophiapol.hypotheses.org/9126>).

¹⁰ « Guerre et économie : le libéralisme et la pacification par le marché », *Raisons politiques*, no. 9, 2003/1, p. 50.

¹¹ De manière similaire, Alexander Wendt parle d'une révision des frontières entre *Self* et *Other*, permettant la formation d'une identité collective (*Social Theory of International Politics*, 1999, p. 338). Voilà une promesse du commerce.

¹² Jean-Christophe Graz, *La gouvernance de la mondialisation*, 2010, p. 15-26.

¹³ Philippe Martin, Thierry Mayer et Mathias Thoenig, *La mondialisation est-elle un facteur de paix ?*, 2006, p. 11. Il existe de multiples controverses sur les rapports qu'entretiendraient l'idéologie néo-libérale et le processus de construction européenne. Le lien archéologique établi par François Denord a donné lieu à une sévère critique de Serge Audier dans *Néo-libéralisme(s) : Une archéologie intellectuelle*, 2012.

¹⁴ Marco Platania, « Dynamiques des empires et dynamiques du commerce : inflexions de la pensée de Montesquieu (1734-1802) », *Revue Montesquieu*, 2005-2006, p. 45 et 54. Martin, Mayer et Thoenig réduisent considérablement l'ampleur du phénomène en ne parlant que d'une diminution de l'asymétrie d'information entre les pays (*op. cit.*, p. 31) en lieu et place de la question de l'adoucissement des mœurs.

¹⁵ « Rival Interpretations of Market Society: Civilizing, Destructive, or Feeble? », *Journal of Economic Literature*, 1982, p. 1465. Marco Platania évoque aussi un « arsenal polémique » à propos du « doux commerce » (*art. cit.*, p. 58).

Trop souvent, la discipline des Relations internationales limite ses investigations aux périodes les plus récentes, risquant ainsi d'apercevoir des continuités là où il y avait des ruptures et de découvrir des nouveautés là où rien n'a changé¹⁶. La théorie politique, en interrogeant les idées et en les contextualisant, fournit des ressources fort précieuses pour juger les concepts et ouvrir de nouveaux horizons¹⁷.

Cette présentation cherchera d'abord à exposer l'argumentation classique en faveur du commerce pacificateur depuis les mercantilistes jusqu'au libéraux. Cette partie permettra de prendre la mesure du caractère inédit du commerce : certes, chacun voit qu'il produit des transformations économiques, mais on ne saurait oublier qu'il engendre aussi des révolutions morales et politiques. On trouvera donc la formulation classique des deux grands arguments en faveur de ses vertus pacificatrices : l'accroissement de l'interdépendance économique et la promotion de la douceur (ou pour revenir à l'expression de son plus grand penseur, l'abolition des *préjugés destructeurs*). Pour autant, il faut garder à l'esprit qu'un hiatus existe souvent entre les faits et les discours, et que la pacification par le commerce relève aussi pour partie du mythe. Nous jetterons ensuite un bref regard sur les avatars de ce débat dans les siècles suivants. Si la dialectique se pare des couleurs de l'époque, le débat ne change pas fondamentalement de teneur. Il est vrai que les questions économiques paraissent parfois prendre la première place, cependant, on retrouve généralement les deux lignes d'argumentation sous une forme ou sous une autre. On s'aperçoit également que, mis à part ses adversaires les plus radicaux, les principes du commerce (c'est-à-dire les principes libéraux, l'*ethos* bourgeois) imprègnent peu à peu les esprits¹⁸.

Enfin, nous laisserons de côté la question particulière de la « paix démocratique ». Cette question recoupe en partie celle de la paix par le commerce, mais repose aussi sur des raisonnements spécifiques. Ainsi, cette proposition insiste tout particulièrement sur le poids de l'opinion publique dans la prévention des guerres ; certains de ses arguments seront bien entendu évoqués, mais seulement quand ils entrent dans le cadre du « doux commerce »¹⁹.

¹⁶ Frédéric Ramel, *Philosophie des relations internationales*, 2002, p. 29-31.

¹⁷ Jean-François Thibault, « Histoires de la pensée et relations internationales », *Études internationales*, 1998. Chris Brown, « Philosophie politique et relations internationales anglo-américaines ou "Pourquoi existe-t-il une théorie internationale ?" », *Études internationales*, 2006.

¹⁸ Cela ne signifie pas que nous reprenions à notre compte la dichotomie parfaite qu'établit Tocqueville entre « temps aristocratiques » et « temps démocratiques ». Outre qu'il paraît réducteur de ranger sous le même vocable le Grec, le Romain, le Chinois et le chrétien, l'établissement d'une rupture radicale semble masquer certaines continuités.

¹⁹ Pour une défense maintenant classique de la « paix démocratique », voir Michael Doyle, « Kant, Liberal Legacies, and Foreign Affairs » (Part 1 & 2), *Philosophy & Public Affairs*, 1983, p. 205-235 and p. 323-353.

I – LA NAISSANCE DE L'IDÉE DE PAIX PAR LE COMMERCE (XVI^E-XVIII^E)

LE MERCANTILISME OU LA PRIMAUTE DES FINS POLITIQUES

Le mercantilisme a très mauvaise réputation. Au mieux il ne représente qu'une étape de l'évolution de la pensée économique qui fait le pont entre moyen-âge et avènement du libéralisme ; au pire, c'est une forme bornée de la cupidité, poussant les princes à un bellicisme inepte²⁰. Il faut pourtant se rappeler que personne ne s'est jamais dit mercantiliste, puisqu'il s'agit d'un terme postérieur utilisé de façon polémique. Le « système mercantile » fait son apparition dans les écrits des libéraux qui le dénoncent (notamment Adam Smith) et le mot de « mercantilisme » est encore plus tardif, puisqu'il vient des historiens allemands de la deuxième moitié du XIX^e siècle²¹. Il faut donc se garder des préjugés courants contre ce qui ne fut pas une école de pensée, mais le rassemblement ultérieur d'écrivains très divers sous une même étiquette²². Ainsi, on ne doit pas confondre mercantilisme et sa caricature : le bullionisme (*bullion* signifie « lingot »), cette doctrine qui consiste à vendre le plus qu'on peut et à ne rien acheter ; le bénéfice métallique servant alors à grossir un trésor de guerre²³.

Edmund Silberner, dans le premier de ses deux grands livres sur la pensée de la guerre chez les économistes, remarque que les mercantilistes « dissertent sur la politique économique beaucoup plus que sur l'économie politique »²⁴. Contrairement à certains des penseurs libéraux postérieurs, les mercantilistes ont toujours en tête les questions politiques, et plus particulièrement celles qui touchent au bien de l'État. Jean Bodin (1530-1596), par exemple, révèle les préoccupations de son époque lorsqu'il écrit qu'« il n'y a pas de pestes plus dangereuses aux républiques que la sédition civile ». Au temps des guerres de religion, le mal par excellence est le conflit au sein de l'État. C'est pourquoi il faut suivre l'exemple des Romains « lesquels n'ont jamais trouvé plus bel antidote des guerres civiles, ni remède plus certain, que d'affronter les sujets à l'ennemi »²⁵. La guerre étrangère n'est pas désirée en tant que telle, elle représente un moindre mal par rapport aux affrontements dans le sein d'un même corps politique. À peu près à la même époque, Giovanni Botero (1540-1617) – principalement connu pour son traité intitulé *Della Ragion di Stato* (1598) – formule la même proposition quand il constate que la France en paix connaît un conflit civil, alors que l'Espagne, « ayant diverti ailleurs toute humeur peccante », jouit d'une paix sociale durable²⁶. Les mercantilistes ne sont pas pour autant des hérauts de la guerre. Boisguillebert (1646-1714), entre autres, n'hésite pas à dénoncer les destructions et les horreurs qu'elle engendre et à en parler comme d'un fléau. Mais, il reconnaît en même temps qu'elle peut être utile pour le bien de l'État lorsqu'elle purge les passions du corps politique²⁷.

Ce qui distingue les mercantilistes de leurs prédécesseurs, c'est l'attention portée au commerce et à l'argent. Il s'agit là d'une innovation très importante. Peu avant, Machiavel (1469-1527) soutenait encore que l'argent ne constituait pas le nerf de la guerre :

J'affirme donc que ce n'est pas l'or, comme le clame l'opinion commune, qui est le nerf de la guerre, mais les bons soldats ; car l'or ne suffit pas pour trouver les bons soldats, mais ce sont les bons soldats qui suffisent bien pour trouver l'or²⁸.

À l'inverse, un auteur comme Antoine de Montchrétien (~1576-1621), le plus brillant représentant du mercantilisme français selon Silberner, met l'accent sur l'importance de l'argent pour la conduite de la guerre.

²⁰ Edmund Silberner parle sans ambages du « bellicisme des mercantilistes » dans le chapitre qu'il leur consacre (*La guerre dans la pensée économique du XVI^e au XVIII^e siècle*, 1939).

²¹ Catherine Larrère, *L'invention de l'économie au XVIII^e siècle*, 1992, p. 95.

²² « Le mercantilisme n'est pas une doctrine rigide et cohérente, mais plutôt un ensemble d'idées théoriques et de préceptes pratiques [...] » (Silberner, *op. cit.*, p. 8). Nous continuerons quand même d'employer le terme sans guillemets par commodité.

²³ Gaston Bouthoul, *Le phénomène-guerre*, 2006, p. 264. Pendant la guerre d'Éthiopie, par exemple, le gouvernement italien demanda qu'on échange les anneaux en or contre des alliances en fer (p. 265).

²⁴ Edmund Silberner, *op. cit.*, p. 8.

²⁵ Ces deux citations se trouvent dans Catherine Larrère, *op. cit.*, p. 97. Les dates de naissance et de mort des différents auteurs ainsi que l'orthographe de leurs noms ont été vérifiées (quand cela était possible) sur le site de l'*Encyclopaedia Britannica* (en ligne : <http://www.britannica.com>) ou sur celui de l'*Encyclopaedia Universalis* (en ligne : <http://www.universalis.fr/>).

²⁶ Edmund Silberner, *op. cit.*, p. 80 et 82. Dans le même ordre d'idées, Thomas Mun (1571-1641) remarque que la marine attire des aventuriers qui représenteraient un véritable danger s'ils restaient oisifs dans leur pays (p. 62).

²⁷ *Ibid.*, p. 48-49.

²⁸ Machiavel, *Discours sur la première décade de Tite-Live*, 2004, p. 294 (II, 10).

Il y a eu un changement depuis les temps anciens, puisque désormais, comme le constatent les mercantilistes, la balance des forces internationales dépend avant tout de la balance du commerce²⁹. Raymond Aron peut donc affirmer que Machiavel, en tant que théoricien militaire, est au sens strict réactionnaire³⁰. Les mercantilistes vont alors chercher à savoir comment mettre cette nouvelle force au service de l'État. Le commerce et la guerre ne représentent pas une alternative entre le bien et le mal, mais deux voies complémentaires au service des mêmes objectifs politiques. Sous la plume de Jean-Baptiste Colbert (1619-1683) : « Le commerce cause un combat perpétuel en paix et en guerre entre les nations de l'Europe, à qui en emportera la meilleure partie »³¹. Il s'agit de conquérir le commerce comme l'on conquiert des territoires.

Cette volonté d'accroître la puissance de l'État se retrouve chez Nicolas Dutot (1684-1741). Pour lui la navigation représente « l'âme du commerce » et il conseille à la France de bâtir une puissante marine pour rivaliser avec ses adversaires :

Toutes les forces que nous pourrions avoir sur la terre ne nous empêcheront jamais de recevoir la loi des puissances maritimes, et ne nous mettront pas en état d'abaisser l'orgueil de ces fiers insulaires qui se croient et se disent les rois de la mer³².

D'une manière générale, les mercantilistes sont très attachés à ne pas dépolitiser le commerce. Ce dernier ne représente pas encore la promesse d'un monde meilleur, mais déjà le signe d'un monde nouveau, dans lequel les gouvernants doivent savoir parler d'impôts, de navigation ou de finance ; les objectifs politiques restent inchangés, cependant que les instruments du pouvoir évoluent. Les mercantilistes éprouvent généralement un très fort sentiment patriotique et entendent œuvrer pour la grandeur de leur nation. Comme le dit Antoine de Montchrétien, « Ceux qui sont appelés au gouvernement des États doivent en avoir la gloire, l'augmentation et l'enrichissement pour leur principal but »³³. Et Charles Davenant (1656-1714) vante ses recommandations qui permettront à l'Angleterre d'être victorieuse à l'étranger et de tenir la balance de l'Europe entre ses mains³⁴. Il ne s'agit pas seulement de ce qu'on dénigre aujourd'hui sous le vocable de « calculs mercantiles », ce qui compte avant tout c'est le bien de l'État, quel qu'en soit le coût économique pour le peuple, comme le montre ce passage de Philipp von Hörnigk (1640-1712) : « il est mieux [...] de payer pour une marchandise deux ducats qui restent dans le pays, que de payer un seul ducat, mais qui en sort »³⁵. C'est donc verser dans la caricature que de faire des mercantilistes de simples amoureux de l'or.

Ainsi, le mercantilisme est la réunion d'auteurs très différents, ayant pris chacun plus ou moins la mesure de la nouveauté du phénomène du commerce, dont le point commun est de ne pas chercher à émanciper les considérations économiques des fins politiques. Le commerce n'ouvre pas pour eux un horizon de paix, mais, dans une configuration internationale où les intérêts nationaux entrent sans cesse en conflit, il représente un précieux instrument en vue de « consolider et accroître la puissance politique et militaire de l'État »³⁶. Les moyens retenus varient alors selon l'étendue des lumières des penseurs en question, allant de l'accroissement du stock de métaux précieux au maintien d'une balance commerciale excédentaire, en passant par l'émancipation de toute influence étrangère ou la construction d'une marine importante.

LE DENIGREMENT DES VALEURS GUERRIERES

Lorsque l'on cherche à comprendre la transformation libérale et ses implications sur les relations internationales, il faut faire attention à ne pas se borner aux questions économiques et étudier également les changements moraux. C'est ce que fait admirablement Albert Hirschman dans son livre : *Les passions et les intérêts*. En effet, le triomphe progressif du commerce est rendu possible par une nouvelle manière de concevoir les affaires humaines, en particulier la guerre et l'héroïsme. Contrairement à nombre d'auteurs contemporains, les écrivains de l'époque savaient que l'*ethos* bourgeois n'allait pas de soi ; la cupidité, le prêt à intérêt, le négoce, le gain d'argent, voilà autant de choses qui apparaissaient comme ignobles et basses. Pour

²⁹ Edmund Silberner, *op. cit.*, p. 25 et Raymond Aron, *Paix et guerre entre les nations*, 2004, p. 249-50.

³⁰ Raymond Aron, *op. cit.*, p. 257. Machiavel ne croit pas non plus dans l'efficacité de l'artillerie.

³¹ Edmund Silberner, *op. cit.*, p. 35. Catherine Larrère dit à propos de Forbonnais : « Commerce et guerre ne sont donc pas identiques mais participent d'une commune nature, qui est celle de la politique, comme rapport à l'ennemi » (*op. cit.*, p. 102).

³² Edmund Silberner, *op. cit.*, p. 52.

³³ *Ibid.*, p. 26.

³⁴ Charles Davenant, « To the Queen », in *Essays upon Peace at Home, and War Abroad*, London, James Knapton, 1704, part I.

³⁵ Edmund Silberner, *op. cit.*, p. 90. Son ouvrage porte un titre évocateur : *Österreich über alles, wann es nur will* (1684) [*L'Autriche au-dessus des autres dès qu'elle le veut*].

³⁶ Edmund Silberner, *op. cit.*, p. 102.

imposer les idées nouvelles, il fallait tout d'abord que s'opère une réorientation des valeurs aristocratiques. Aujourd'hui que les motifs non économiques nous paraissent irrationnels³⁷, il est impératif de se souvenir que nos idées n'ont pas du tout le caractère évident qu'on leur prête volontiers. Comme le rappelle Norbert Elias il existe d'autres lieux et d'autres temps. Ainsi l'homme de cour, contrairement au bourgeois libéral, met son honneur au-dessus de sa vie et méprise ceux qui travaillent pour s'enrichir ; selon lui, le prestige le plus grand est celui qui s'attache à l'idée de gloire³⁸. Il y a donc bien eu renversement des valeurs, changement qui fut particulièrement sensible dans les critiques conjuguées portées contre la guerre et la gloire. Ces deux attaques se complétèrent, puisqu'à l'époque c'était le plus souvent les armes à la main que l'on conquérait les honneurs et la renommée.

La dénonciation de la guerre pendant la Renaissance a fortement partie liée avec la religion. Le grand humaniste catholique Érasme (~1469-1536) écrit dans la *Complainte de la paix* : « La guerre est le fléau le plus sûr des États, l'oubli de la justice : les lois sont muettes au milieu des armes »³⁹. Le roi juste sera non plus celui qui entraîne son peuple dans les aventures et les conquêtes, mais celui qui commande à des hommes libres et qui promeut la paix et la prospérité⁴⁰. L'ami anglais d'Érasme, Thomas More (~1478-1535), fustigera lui aussi les souverains qui préfèrent le bruit des batailles aux charmes de la tranquillité. Il fait dire à l'un de ses personnages :

Les princes en effet, la plupart sinon tous, concentrent leurs pensées sur les arts de la guerre [...] bien plus volontiers que sur les arts bienfaisants de la paix ; et ils s'intéressent beaucoup plus aux moyens, louables ou non, d'acquérir de nouveaux royaumes qu'à ceux de bien administrer leur héritage⁴¹.

Ces textes sont à contraster avec l'assertion de Machiavel d'après laquelle le prince doit uniquement s'instruire dans ce qui touche au combat :

Un prince, donc, ne doit avoir autre objet ni autre pensée, ni prendre aucune chose pour son art, hormis la guerre et les institutions et science de la guerre ; car elle est le seul art qui convienne à qui commande⁴².

Mais face à ce que l'on pourrait nommer l'« impérialisme » de Machiavel, se dresse une nouvelle manière d'envisager les fins du gouvernement. Hobbes, par exemple, met en avant la paix et la prospérité, ce qui fera de lui le « philosophe bourgeois » par excellence⁴³. Hobbes, par ailleurs, ne fait pas mystère sur les passions qui incitent les peuples à déposer les armes : « Les passions qui poussent les humains à la paix sont la peur de la mort, le désir des choses nécessaires à une existence confortable, et l'espoir de les obtenir par leur activité »⁴⁴. Telles sont les passions qui seront opposées plus tard par les libéraux aux idéaux aristocratiques.

Dans la France de Louis XIV, de nombreuses voix se font entendre pour reprocher au roi l'excès de ses entreprises militaires. Dans son *Épître au roi*, Boileau (1636-1711) suggère que la renommée peut se gagner par les arts de la paix, et qu'il vaut mieux faire le bonheur de ses peuples plutôt que de chercher à s'illustrer par des conquêtes :

Mais, quelques vains lauriers que promette la guerre,
On peut être héros sans ravager la terre.
Il est plus d'une gloire. En vain aux conquérants
L'erreur, parmi les rois, donne les premiers rangs :
Entre les grands héros ce sont les plus vulgaires⁴⁵.

³⁷ Certains paradigmes de la discipline des Relations internationales semblent parfois enclins à rapprocher leurs analyses de celles de la science économique, lorsqu'ils postulent un individu mû uniquement par la recherche de son avantage, négligeant de cette manière toute la gamme des passions humaines. Il s'agit là assurément de propositions très peu « réalistes » si on entend par ce terme la prise en compte du monde tel qu'il est.

³⁸ Norbert Elias, *La société de cour* (1969), 1985, p. 86, p. 56 et p. 139.

³⁹ Cité dans Frédéric Ramel, *op. cit.*, p. 61.

⁴⁰ *Ibid.*, p. 57. Quentin Skinner voit une réaction de la Renaissance du nord contre les humanistes italiens, ces derniers accueillant trop facilement, aux yeux des premiers, la force et la violence comme des éléments normaux de l'exercice du pouvoir (*The Foundations of Modern Political Thought*, 1978, I, p. 244-248).

⁴¹ Thomas More, *L'Utopie*, 1987, p. 92. Grotius (1583-1645) ouvre également son *De Jure Belli ac Pacis* (1625) par une critique de la licence de faire la guerre (Michael Howard, *War and the Liberal Conscience*, 2008, p. 6).

⁴² Machiavel, *Le Prince*, 1992, p. 127.

⁴³ Thomas Pangle and Peter Ahrensdoerf, *Justice Among Nations*, 1999, p. 150.

⁴⁴ Thomas Hobbes, *Léviathan*, 2000, p. 228.

⁴⁵ Nicolas Boileau, *Oeuvres 2*, 1969.

Fénelon (1651-1715), dans ses *Dialogues des morts* cherchera à démontrer l'inanité des guerres et enjoindra aux princes la modération. Il fait notamment dire à Socrate : « [...] le droit de conquête est un droit moins fort que celui de l'humanité »⁴⁶. Le changement des idées qui eut lieu au cours du long règne de Louis XIV peut être rendu sensible par ce que le roi lui-même aurait dit au futur Louis XV sur son lit de mort : « Mon enfant, vous allez être un grand roi ; ne m'imitiez pas dans le goût que j'ai eu pour les bâtiments ni dans celui que j'ai eu pour la guerre ; tâchez au contraire d'avoir la paix avec vos voisins »⁴⁷.

Les projets de paix pour l'Europe sont nombreux à voir le jour aux XVII^e et XVIII^e siècles. Dans le sien, Émeric Crucé (~1590-1648) dénonce la vie guerrière comme barbare et indigne d'une nation civilisée, elle n'est que l'expression de funestes passions criminelles⁴⁸. Moins d'un siècle plus tard, l'abbé de Saint-Pierre (1658-1743) tient pour évident le caractère odieux des hostilités : « [...] c'est une insulte que je ne veux pas faire au lecteur, de lui prouver qu'en général l'état de Paix est préférable à l'état de Guerre »⁴⁹. Ses propositions pour l'établissement d'une paix européenne constituent une réponse aux maux qu'il attribue aux combats : « En France, au cours d'un siècle, cinquante années de guerre – fruits d'une fausse conception de la gloire – interrompent entièrement tout commerce entre les États belligérants ». Or, c'est plutôt le bonheur des sujets qui devraient faire avant tout la grandeur des rois⁵⁰. Ses positions tranchées et sa critique de la politique belliqueuse de Louis XIV lui vaudront d'ailleurs d'être expulsé de l'Académie française en 1718⁵¹. Enfin, Kant (1724-1804), dans son célèbre projet de paix perpétuelle fera apparaître un lien entre guerre et gouvernement monarchique. La constitution républicaine, au contraire de la monarchique, comporte une promesse de paix, car, dans un tel État, « on exige l'assentiment des citoyens pour décider si une guerre doit avoir lieu ou non [...] »⁵².

Cette impatience devant le combat s'accompagne d'une remise en cause générale de l'*ethos* aristocratique. Une telle contestation possède une longue histoire : Augustin (354-430), notamment, n'hésite pas à dégrader les grandes figures de l'Antiquité, comme lorsqu'il souligne les motifs égoïstes qui pourraient avoir conduit le célèbre Caton au suicide. La perspective moderne reprend généralement cette critique chrétienne de la gloire et lui donne une impulsion nouvelle⁵³. La Rochefoucauld (1613-1680), par exemple, jette le doute, tout au long de ses *Maximes*, sur les vertus héroïques en faisant apparaître les mobiles inférieurs qui les soutiennent :

Lorsque les grands hommes se laissent abattre par la longueur de leurs infortunes, ils font voir qu'ils ne les soutenaient que par la force de leur ambition, et non par celle de leur âme, et qu'à une grande vanité près les héros sont faits comme les autres hommes [no. 24]⁵⁴.

Paul Bénichou analyse la manière dont la morale janséniste démolit méthodiquement la figure traditionnelle du héros. Les auteurs qui s'inspirent de cette morale « débaptisent la gloire l'appellent du nom même de l'égoïsme, "amour-propre", amour de soi »⁵⁵. L'efficacité polémique de ce réductionnisme est radicale, d'autant plus qu'il s'accompagne souvent d'un autre grand instrument de discrédit particulièrement redoutable pour l'honneur : le ridicule.

Mandeville (1670-1733) n'hésite pas à comparer le héros au petit garçon qui aime à être flatté. En effet, toutes les grandes actions d'Alexandre ou de César – les figures les plus éminentes de la gloire s'il en est –, au service desquelles ils ont sacrifié repos, santé et jouissances, n'ont d'autre récompense qu'un peu de souffle humain, qu'une louange sans consistance⁵⁶. Hobbes ne voulait pas dire autre chose en parlant fameusement de la

⁴⁶ Fénelon, *Dialogues des morts composés pour l'éducation d'un prince*, dans *Œuvres*, 1983, vol. I, p. 329.

⁴⁷ Nicole Ferrier-Caverivière, « La guerre dans la littérature française depuis le traité des Pyrénées jusqu'à la mort de Louis XIV », *XVII^e siècle*, 1985, p. 245.

⁴⁸ Edmund Silberner, *op. cit.*, p. 130. Émeric Crucé dit par exemple : « Ô que l'honneur est une misérable chose s'il le faut acheter avec effusion de sang » (*ibid.*).

⁴⁹ Il s'agit d'un extrait du résumé que Jean-Jacques Rousseau donne du projet de l'abbé : « Écrits sur l'abbé de Saint-Pierre » dans *Œuvres complètes*, 1964, vol. III, p. 576.

⁵⁰ Edmund Silberner, *op. cit.*, p. 161.

⁵¹ *Ibid.*, p. 166.

⁵² Emmanuel Kant, *Vers la paix perpétuelle, et autre textes*, 1991, p. 85. Cet argument aura une immense postérité chez les théoriciens des relations internationales et continue de se trouver au fondement de l'idée de « paix démocratique ». On parle aujourd'hui des effets iréniques de l'émancipation d'une opinion publique à l'échelle mondiale.

⁵³ Pierre Manent, *Les métamorphoses de la cité*, 2010, p. 313 et p. 335.

⁵⁴ La Rochefoucauld, *Maximes et réflexions diverses*, 1977, p. 47. Également « La vertu n'irait pas si loin si la vanité ne lui tenait compagnie » (no. 200, p. 62) ou « La magnanimité méprise tout pour avoir tout » (no. 248, p. 67).

⁵⁵ Paul Bénichou, *Morales du grand siècle*, 1948, p. 163.

⁵⁶ Bernard Mandeville, *The Fable of the Bees or Private Vices, Publick Benefits*, 1988, vol. 1, p. 54-55. Dans le même ordre d'idées, William Shakespeare fait dire à Hamlet : « Imperial Ceasar, dead and turned to clay, / Might stop a hole to keep the wind away. / O, that that earth which kept the world in awe / Should patch a wall t'expel the winter's flaw! » (*Hamlet*, dans *Œuvres complètes : Tragédies I*, 1995, p. 1030, acte V, scène I).

« vaine gloire ». Voltaire, pour sa part, ne manque jamais de tourner en dérision l'inanité de la guerre et des violences qui l'accompagnent. Dans son *Dictionnaire philosophique*, il raille le sujet du plus grand poème épique connu : « [...] la diète des Grecs déclara à la diète de la Phrygie et des peuples voisins qu'elle allait partir sur un millier de barques de pêcheurs pour aller les exterminer si elle pouvait »⁵⁷.

Comme le rappelle Hirschman, c'est la « douceur » qui a la faveur des nouveaux auteurs, en tant qu'elle s'oppose aux nobles actions de l'aristocratie guerrière⁵⁸. Voilà ce qu'exprime Fénelon lorsqu'il fait dialoguer Romulus et Remus : « Avant que d'être grand homme, il faut être honnête homme, et on doit s'éloigner des crimes indignes des hommes, avant que d'aspirer aux vertus des dieux »⁵⁹. De leur côté, ceux qui développent les prémices de la science économique reprochent aux poètes de n'avoir loué que les hauts faits militaires dans leurs chants, et non les entreprises les plus utiles au bien de l'État. Ainsi, François Quesnay (1694-1774), grande figure de la physiocratie, dénonce-t-il les historiens qui ne parlent que d'exploits guerriers quand il faudrait célébrer les voies qui conduisent à la prospérité⁶⁰. De même, Jeremy Bentham regrette que la grandeur et la gloire soient trop souvent obtenues au détriment de l'opulence générale du pays⁶¹. Le temps des héros a passé, vient celui des bourgeois qui demandent l'opulence et la liberté d'entreprendre.

LA PROMOTION DU « DOUX COMMERCE »

Il serait tentant de ridiculiser d'emblée les propositions de ce qu'on a appelé le « doux commerce » à cause des décalages que l'on décèle aisément entre les discours et les faits. Toutefois, il y aurait erreur à réduire le projet libéral au développement du capitalisme. D'une part, le commerce a effectivement apporté un réel bouleversement dans la manière d'appréhender les questions politiques et le chercheur doit prendre la mesure de ce changement. D'autre part, le projet libéral, tel qu'on le trouve formulé chez Montesquieu par exemple, ne se réduit pas à émanciper la sphère économique de la mainmise du gouvernement, il s'agit aussi de profiter des bienfaits sociaux promis par la plus grande extension du commerce⁶².

On pourrait dire que les libéraux ont un sentiment plus aigu de la nouveauté que les mercantilistes. Ceux-ci voyaient le commerce comme une manière de poursuivre des intérêts politiques avec une efficacité redoublée, un instrument de puissance inédit servant à se rendre plus redoutable au combat. Ceux-là vont plus loin, puisqu'ils envisagent le commerce comme la possibilité d'instaurer des relations nouvelles entre les individus et entre les corps politiques, avec la paix pour horizon. En suggérant que les partenaires de l'échange commercial profitent tous deux de l'opération (quoique souvent inégalement), Aron rappelle que le « libéral n'a pas seulement un autre objectif que le mercantiliste, il interprète les faits autrement que lui »⁶³. Le commerce change plus profondément les relations humaines que ne l'avaient cru les mercantilistes, et ce pour le plus grand bonheur des hommes.

Pour comprendre cet enthousiasme il faut se souvenir de ce que disait Machiavel :

[...] il est impossible qu'une république réussisse à rester en paix et à jouir de sa liberté et de son territoire exigü ; en effet, si elle ne moleste pas les autres, c'est elle qui sera molestée, et étant molestée elle éprouvera l'envie et la nécessité de conquérir [...] ⁶⁴.

Benjamin Constant (1767-1830), des siècles plus tard, aura encore à l'esprit cette contrainte pesant sur les peuples antiques : « Poussés par la nécessité les uns contre les autres, ils se combattaient sans cesse. Ceux qui ne voulaient pas être conquérants ne pouvaient néanmoins déposer le glaive sous peine d'être conquis »⁶⁵. Tel était le dilemme ancien : conquérir ou être conquis, c'est-à-dire devenir un peuple guerrier et conquérir ou bien s'enrichir et devenir la proie de ceux qui ont choisi les armes. Mais la Hollande et l'Angleterre vont bientôt révéler que les temps ont grandement changé.

⁵⁷ Voltaire, *Dictionnaire philosophique*, 2010, p. 320.

⁵⁸ Albert Hirschman, *Les passions et les intérêts*, 2005, p. 55-64.

⁵⁹ Fénelon, *op. cit.*, p. 306.

⁶⁰ Edmund Silberner, *op. cit.*, p. 197-98.

⁶¹ *Ibid.*, p. 261.

⁶² Nous n'avons pas assez de place pour aborder un autre aspect important de la pacification par le commerce : les princes se trouvent désormais obligés d'agir avec plus de modération s'ils ne veulent pas faire fuir les hommes et les capitaux. À ce sujet, voir en particulier Montesquieu, *De l'Esprit des lois*, XXI, 20.

⁶³ Raymond Aron, *op. cit.*, p. 251.

⁶⁴ Machiavel, *Discours...*, *op. cit.*, p. 332 (II, 19). Voir aussi I, 6 : « En effet, c'est pour deux raisons qu'on fait la guerre à une république : l'une pour s'en emparer, l'autre de crainte qu'elle ne vous envahisse » (p. 81-82).

⁶⁵ Benjamin Constant, *Écrits politiques*, 1997, p. 129.

Les Espagnols, ayant suivi la politique ancienne de conquête, constitueront un puissant repoussoir tout au long du XVIII^e siècle. Chaque auteur se fera un devoir de les dénigrer et de contraster leur attitude inepte avec celle des peuples protestants. Jean-François Melon (1675-1738) dit par exemple : « Les Espagnols ont fait la découverte de l'Amérique, & leur cruelle politique a cru ne pouvoir se l'assujettir & se l'assurer, qu'en exterminant les naturels du pays »⁶⁶. Un peu plus loin il poursuivra :

« La Hollande a ses colonies dans les Indes, & c'est par ce commerce qu'elle a soutenu sa révolte & sa souveraineté [...]. À mesure que la liberté de sa religion & de son gouvernement attirait chez elle une surabondance d'habitants, que son petit terrain aurait eu de la peine à nourrir, elle augmentait ses possessions étrangères [...] »⁶⁷

Comme on le sait, le pays de l'Inquisition, malgré ses armées et ses vaisseaux, a dû accepter l'indépendance des petites Provinces-Unies, dont la puissance reposait sur le commerce maritime et sur la tolérance⁶⁸. Voilà le renversement qui fait espérer la venue d'un monde meilleur : les peuples libres, opulents et ouverts l'emportent désormais sur les autres. On retrouve le même contraste lorsque l'on compare les succès de l'Angleterre aux pesanteurs françaises, le grand symbole étant la révocation de l'Édit de Nantes (1685) qui a conduit à l'émigration vers l'Angleterre de nombreux artisans et marchands protestants. Cet épisode fera office de paradigme quand il s'agira de lier, tolérance, liberté et commerce⁶⁹. Cette situation inédite conduit à un dépassement de l'alternative proposée par Machiavel comme l'indique Jean-François Melon dès 1732 :

L'esprit de conquête & l'esprit de Commerce s'excluent mutuellement dans une Nation ; mais ajoutons aussi une observation qui n'est ni moins assurée, ni moins importante ; c'est que l'esprit de conquête & l'esprit de conservation ne sont pas moins incompatibles ; c'est-à-dire, que lorsque la Nation conquérante cesse de l'être, elle est bientôt subjuguée ; mais l'esprit de Commerce est toujours accompagné de la sagesse nécessaire pour la conservation⁷⁰.

Si les assertions triomphantes prennent souvent le pas sur l'argumentation, c'est que les libéraux pensent avoir sous les yeux des exemples qui parlent d'eux-mêmes.

Le commerce aide donc à desserrer la nécessité qui obligeait chaque État à faire de ses citoyens des combattants afin de se défendre au besoin : la richesse permet désormais de se passer (dans une certaine mesure) de la vertu et des valeurs guerrières. Mais la grande nouveauté pour les libéraux c'est que le commerce fait aussi très bon ménage avec la paix. L'espoir se fonde sur deux phénomènes dont les effets se combinent : l'intérêt et la douceur. Montesquieu (1689-1755), l'auteur qui a le plus profondément pris en compte cette transformation, exprime cela dans deux propositions célèbres :

Le commerce guérit des préjugés destructeurs ; et c'est presque une règle générale, que partout où il y a des mœurs douces, il y a du commerce ; et que partout où il y a du commerce, il y a des mœurs douces⁷¹.

L'effet naturel du commerce est de porter à la paix. Deux nations qui négocient ensemble se rendent réciproquement dépendantes ; si l'une a intérêt d'acheter, l'autre a intérêt de vendre ; et toutes les unions sont fondées sur des besoins mutuels⁷².

L'« intérêt » commence à signifier un intérêt d'argent depuis la fin du XVII^e siècle et les libéraux mettent de grands espoirs dans ses bienfaits : il pourrait permettre de contrebalancer la force des passions⁷³. Montesquieu n'a rien d'un fanatique et il aperçoit avec acuité les conséquences déplorables d'un monde dans lequel l'intérêt s'émanciperait de plus en plus⁷⁴ ; cependant, il considère que, tout bien pesé, les avantages du commerce

⁶⁶ Jean-François Melon, *Essai politique sur le commerce*, 1761, p. 38.

⁶⁷ *Ibid.*, p. 42.

⁶⁸ Tolérance et commerce se complètent comme le remarque Paul Hazard : « La Hollande favorise la liberté de conscience, d'abord parce qu'elle a longtemps subi persécution pour sa croyance, et que son histoire est celle d'une lutte héroïque en faveur de l'indépendance de l'esprit ; ensuite parce qu'il n'est ni négoce, ni banque possible, si l'on demande aux gens leur extrait de baptême » (*La crise de la conscience européenne, 1680-1715*, 1961, p. 67).

⁶⁹ Dans son odyssée de l'Angleterre, George Trevelyan ne manque jamais de souligner la supériorité d'un pays capable d'accueillir les étrangers industriels chassés de chez eux par l'intolérance (*A shortened History of England*, 1942, p. 207 et 346).

⁷⁰ Jean-François Melon, *op. cit.*, p. 79-80.

⁷¹ Montesquieu, *op. cit.*, p. 585 (XX, 1).

⁷² *Ibid.* (XX, 2).

⁷³ Albert Hirschman, *op. cit.*, p. 66 et 69. Une des grande promesse de l'intérêt réside dans son caractère prévisible, au contraire de nombre de passions (p. 48 sq.).

⁷⁴ Montesquieu raconte lors de son voyage en Hollande : « Tout ce qu'on m'avait dit de l'avarice, de la friponnerie, de l'escroquerie des Hollandais, n'est point fardé, c'est la vérité pure. [...] Le bas peuple vous demandera toute votre bourse pour avoir porté votre portemanteau. [...] Un homme qui enseigne une rue vient vous demander de l'argent » (*Voyages*, dans *Œuvres complètes*, 1949, vol. I, p. 863).

passent ses défauts. Peu à peu la réduction des mobiles humains aux simples motivations économiques fait son chemin dans les esprits. Ainsi Adam Smith parlera avant tout de la soif de l'or pour expliquer les conquêtes espagnoles dans le Nouveau Monde : le désir de gloire, la volonté de constituer un grand empire, la passion de l'aventure ou le zèle religieux s'effacent devant la cupidité⁷⁵. Puisque le gain économique se voit défini comme une puissante cause de guerre, les libéraux peuvent maintenant faire jouer les bienfaits de l'interdépendance économique dont le mécanisme semble providentiel : la guerre, désormais, coûte plus qu'elle ne rapporte. Autrement dit, le commerce promet plus de biens pendant la paix que n'en pourrait apporter le butin issu de la guerre la plus rémunératrice. Ainsi que le résume Jeremy Bentham (1748-1832) : « Tout commerce est par essence avantageux – même pour la partie pour laquelle il l'est le moins. Toute guerre est par essence ruineuse »⁷⁶. Le contraste est frappant avec ce qui avait lieu dans le monde ancien, comme se plaît à le souligner Benjamin Constant :

Chez les anciens, une guerre heureuse ajoutait en esclaves, en tributs, en terres partagées, à la richesse publique et particulière. Chez les modernes, une guerre heureuse coûte infailliblement plus qu'elle ne vaut⁷⁷.

Friedrich List (1789-1846), jamais tendre envers les libéraux dogmatiques qui l'ont précédé, n'en reconnaît pas moins que le développement de la puissance britannique n'a pas conduit à l'asservissement de ses voisins : « Loin d'avoir été arrêté dans ses progrès par l'Angleterre, le monde a reçu d'elle une forte impulsion »⁷⁸. On le voit, il y a un abîme entre les conquêtes de Rome ou celles de l'Espagne, qui s'accompagnaient de destructions et de massacres sans nombre, et l'ascension de l'Angleterre, qui concourt à la prospérité des autres nations. Les libéraux recommandent donc de ne plus concevoir les relations entre États comme un jeu à somme nulle dans lequel il faut faire le plus de mal que l'on peut à ses rivaux. Cette vision mercantiliste du monde est désormais rendue obsolète par les conséquences heureuses du commerce. C'est pourquoi Quesnay exhorte ainsi ses concitoyens :

Cessez d'envisager le commerce entre les nations comme un état de guerre et comme un pillage sur l'ennemi, et persuadez-vous enfin qu'il ne vous est pas possible d'accroître vos richesses aux dépens d'autrui par le commerce⁷⁹.

En multipliant les biens, le commerce diminue les dangers qui naissent d'une situation de rareté : il devient possible d'augmenter son superflu sans affamer les autres peuples⁸⁰. On comprend que la découverte d'avantages si nombreux ait permis à Thomas Paine de s'écrier : « Si on permettait au commerce d'agir aussi universellement qu'il en est capable, on extirperait le système de la guerre [...] »⁸¹.

Outre cette interdépendance inédite, le commerce promeut la douceur, ce qui donnera le fameux « doux commerce ». Le renversement des valeurs dont nous avons parlé tantôt apparaît avec une grande netteté dans *De l'esprit des lois*, au chapitre intitulé « De la vanité et de l'orgueil des nations ». L'orgueil, malgré ses aspects violents, était traditionnellement vu comme une passion noble et élevée, tandis que la vanité, qui ne s'attache qu'aux choses insignifiantes, apparaissait comme vile et méprisable. Montesquieu écrit pourtant : « La vanité est un aussi bon ressort pour un gouvernement, que l'orgueil en est un dangereux ». En effet, l'orgueil conduit à la paresse et à la pauvreté, tandis que la vanité encourage le travail, les arts et l'industrie⁸². On pourrait ajouter : l'orgueil se pique d'honneur et tient la guerre en haute estime, la vanité se rassasie de plaisirs superficiels pour lesquels il n'est pas besoin de s'entretuer. Cette économie inédite des passions va trouver à s'incarner dans le phénomène du commerce et les passions douces prendront progressivement le pas sur la fierté querelleuse des héros.

Une fois le commerce accepté et installé grâce à la promotion des affects paisibles, le processus d'adoucissement des mœurs pourra se mettre en place. Les *préjugés destructeurs* dont parle Montesquieu

⁷⁵ Adam Smith, *An Inquiry Into the Natures and Causes of the Wealth of Nations*, 2003, p. 712. De même concernant l'avidité des Portugais p. 707. Pour une vision plus ample des motifs des *conquistadores* voir Michael Howard, *War in European History*, 1976, p. 40.

⁷⁶ Edmund Silberner, *op. cit.*, p. 261.

⁷⁷ Benjamin Constant, *op. cit.*, p. 598-99.

⁷⁸ Friedrich List, *Système national d'économie politique*, 1998, p. 499-500.

⁷⁹ *Ibid.*, p. 479 (note du traducteur).

⁸⁰ Albert Hirschman, *op. cit.*, p. 70-71.

⁸¹ Thomas Paine, *The Rights of Man*, 1984, p. 267. « It is a pacific system, operating to cordialise mankind, by rendering Nations, as well as individuals, useful to each other » (*ibid.*).

⁸² Montesquieu, *De l'esprit des lois*, dans *Œuvres complètes*, 1951, p. 560-61 (XIX, 9). Il faut noter que Montesquieu parle des effets de ces passions à l'échelle d'un pays, non de leur valeur morale pour l'individu.

s'oblitéreront progressivement par l'action continuelle des échanges réciproques, selon une dialectique qui nous semble encore aller de soi :

Qu'on ne s'étonne donc point si nos mœurs sont moins féroces qu'elles ne l'étaient autrefois. Le commerce a fait que la connaissance des mœurs de toutes les nations a pénétré partout : on les a comparées entre elles, et il en résulté de grands biens⁸³.

Au-delà de l'édification d'intérêts communs, le commerce aide à polir les mœurs trop sauvages et à montrer la relativité des coutumes et des lois ; la vérité effective du commerce, c'est la tolérance. Montesquieu reprend ce thème dans sa grande œuvre, puisqu'il entend y rendre raison des multiples manières de vivre chez les différents peuples du globe, entreprise qu'on appellerait aujourd'hui promotion de la « compréhension interculturelle ». L'étranger n'est pas forcément le barbare, il n'y a pas de nécessité que ses mœurs soient inférieures. Cette ouverture sur les autres, promue par le commerce, conduit également à rapprocher les modes de vie de tous les pays, et donc à réduire les sources de conflit. C'est ce que défend David Hume dans un de ses *Essais* :

[...] là où plusieurs nations voisines sont ensemble en proche communication, soit par politique, par commerce ou suite à des voyages, elles acquièrent une similitude de mœurs proportionnée à cette communication⁸⁴.

Enfin, la circulation des biens, des personnes et des idées représente un stimulant incomparable pour les arts et les sciences. Le commerce devient ainsi le fourrier du progrès.

Semblables effets mettront-ils vraiment fin aux guerres ? Suffit-il d'homogénéiser les mœurs pour rendre les opinions compatibles entre elles ? Le déclenchement des hostilités fait-il toujours suite à un calcul d'intérêt rationnel ? Les passions aristocratiques ont-elles définitivement abandonné les âmes ? Autant de questions qui restent en suspens. Les libéraux les plus profonds les évoquent sans doute et invitent à la modération ; les plus zélés les balaient d'un revers de main et refusent de mettre des bornes à leurs aspirations. Pour tous, le commerce s'impose comme un bienfait inespéré, comme un cadeau de la providence qu'il faut saisir au plus vite. Il ne s'agit pas de savoir pourquoi les effets du commerce apparurent si tardivement ou de se demander s'il abolit vraiment entièrement le monde ancien : le commerce est là et il faut en tirer parti ; de là l'impatience des plus enthousiastes des libéraux. On parle de causes, d'effets, de lumières, de science, mais on décèle rapidement une volonté pratique, le désir de promouvoir un projet politique qui serait avantageux au genre humain. Bien évidemment, comme nous venons de le voir, l'optimisme régnant possède fondements et arguments. Toutefois, nombre d'auteurs, lorsqu'ils se jettent dans la bataille, sont aiguillonnés par un esprit de polémique bien plus que par l'amour de la connaissance. Toujours est-il que l'on peut comprendre l'ardeur des plus fervents partisans du commerce, qui, dans leur enthousiasme conquérant, en viennent à brouiller parfois les nuances qu'avaient soin de préserver les penseurs les plus profonds. Ainsi, Charles Bordes (1711-1781) voit désormais deux mondes n'ayant plus rien de commun, l'un promettant tout et l'autre entièrement stérile :

Le commerce et le luxe sont devenus les liens des nations ; avant eux, la terre n'était qu'un champ de bataille, la guerre un brigandage, et les hommes des barbares qui ne se croyaient créés que pour s'asservir, se piller et se massacrer mutuellement⁸⁵.

MYTHE ET REALITE DU « DOUX COMMERCE »

Face à l'excès de ces louanges, Jean-Jacques Rousseau (1712-1778) réagira avec éclat. Il retournera la simplification et cherchera à mortifier ses contemporains en louant les vertus antiques. Comment ? remplacer l'orgueil par la vanité ? la vertu par l'intérêt ? faire l'apologie du luxe, louer les actions viles et basses ? flétrir ce

⁸³ Montesquieu, *De l'Esprit des lois*, op. cit., p. 585 (XX, 1). Hirschman écrit qu'à sa connaissance, la première association du commerce et de la « douceur » se trouve dans l'ouvrage intitulé *Le Parfait Négociant* (1675) de Jacques Savary (op. cit., p. 58).

⁸⁴ David Hume, *Essais moraux, politiques & littéraires*, 1999, p. 255-56 (« Des caractères nationaux »).

⁸⁵ Cité dans Jean-Fabien Spitz, *La liberté politique*, 1995, p. 289.

qui élève et repaître nos petites âmes de passions méprisables ? Rousseau ne manque jamais d'en appeler à la grandeur ancienne pour réfuter les propositions nouvelles :

Est-il sûr que l'argent soit le nerf de la guerre ? [...] Les systèmes de finance sont modernes. Je n'en vois rien sortir de bon ni de grand. Les Gouvernements anciens ne connaissaient pas même ce mot de *finance*, et ce qu'ils faisaient avec des hommes est prodigieux⁸⁶.

Le commerce corrompt la vertu, les arts et les sciences s'avèrent néfastes, mieux vaut donc imiter les exemples antiques de simplicité et de continence. Chez Rousseau, les grands modèles ne sont pas Athènes et Carthage, ces républiques commerciales louées par les libéraux, mais Rome au temps de la République et l'austère Sparte, « opprobre éternel d'une vaine doctrine »⁸⁷. C'est une réaction profonde contre les effets du commerce.

Les anciens Politiques parlaient sans cesse de mœurs et de vertu ; les nôtres ne parlent que de commerce et d'argent. [...] Ils évaluent les hommes comme des troupeaux de bétail. Selon eux, un homme ne vaut à l'État que la consommation qu'il y fait⁸⁸.

Cependant Rousseau conserve une certaine ambiguïté, car il partage avec ses contemporains une réelle horreur de la guerre. Il ne faut donc pas se laisser abuser par la force de son éloquence. Lorsqu'il s'agira d'Émile, l'éducation préconisée aura peu à voir avec celle des Lacédémoniens : le jeune homme ne sera ni un ardent patriote ni un citoyen passionné et combattif, mais un artisan indépendant. Ce sont les idées libérales qui imprégneront son éducation⁸⁹. Si Rousseau cherche à exalter les cœurs et à réveiller les passions tenues en lisière par le calcul d'intérêt, on peut douter que son entreprise réformatrice consiste à revenir en arrière.

Les études historiques, de leur côté, révèlent que la paix n'accompagnait pas toujours le commerce aux XVII^e et XVIII^e siècles, tant s'en faut. Comme le rappelle Michael Howard, la découverte, la guerre et le commerce ont plutôt tendance à marcher main dans la main. Les marchands se distinguent souvent mal des corsaires (voire des pirates), les comptoirs commerciaux se prennent l'arme au poing et les entreprises maritimes attirent des navigateurs au tempérament d'aventurier⁹⁰. Par ailleurs, contrairement à ce qu'affirmeront les plus dogmatiques des libéraux, le rôle joué par l'État pour développer la marine, accroître les échanges et protéger les intérêts nationaux se révèle très important, notamment en Angleterre⁹¹. Les chantres du « doux commerce » ont tendance à le dépolitiser excessivement. Pour eux l'État devrait se montrer neutre par rapport au domaine économique, comme il serait censé l'être en matière de religion. Toutefois, il faut bien avoir à l'esprit que l'Angleterre, quoi qu'on en dise, ne fait pas céder ses objectifs politiques à l'intérêt de son commerce⁹² ; si elle promeut le développement du commerce, c'est qu'il permet au pays de s'imposer peu à peu au premier rang en Europe. Il s'agit là d'un intérêt bien compris plutôt que d'un dogme auquel il faudrait se conformer à tout prix⁹³.

En outre, le commerce semble être à son tour un nouvel enjeu de conflit, comme l'ont bien vu certains auteurs de l'époque. Le calcul économique peut préconiser de recourir à la guerre pour conquérir de nouvelles ressources ou de nouveaux marchés ; contrairement aux désirs les plus chimériques, les hostilités ne coûtent pas systématiquement plus qu'elles ne rapportent. Adam Smith lui-même reconnaît que la Guerre de Sept Ans fut bénéfique pour le commerce étranger de l'Angleterre et que les ports du pays ont vu une substantielle augmentation de leur trafic⁹⁴. Plusieurs auteurs s'élèvent aussi contre l'appétit commercial britannique qui n'a rien de pacifique. L'Angleterre agit plus comme un prédateur que comme un partenaire et par ses monopoles,

⁸⁶ Jean-Jacques Rousseau, « Considérations sur le gouvernement de Pologne » dans *Œuvres complètes*, 1964, vol. III, p. 1004.

⁸⁷ Jean-Jacques Rousseau, « Discours sur les sciences et les arts », dans *Ibid.*, p. 12.

⁸⁸ *Ibid.*, p. 20.

⁸⁹ Blaise Bachofen, « "Les douceurs d'un commerce indépendant" : Jean-Jacques Rousseau, ou le libéralisme retourné contre lui-même », *Astériorion*, p. 109.

⁹⁰ Michael Howard, *op. cit.*, p. 38-53.

⁹¹ John C. Appleby, « War, Politics, and Colonization, 1558-1625 », in Nicholas Canny (ed.), *The Oxford History of the British Empire. Volume I: The Origins of Empire*, 1998, p. 55-78.

⁹² Cp. « D'autres nations ont fait céder des intérêts du commerce à des intérêts politiques : celle-ci a toujours fait céder ses intérêts politiques aux intérêts de son commerce » (Montesquieu, *De l'esprit des lois*, *op. cit.*, p. 590).

⁹³ Les actes de Navigation, dont les libéraux eux-mêmes louent parfois les effets, procèdent d'une évaluation politique de la situation de l'époque. L'abolition des *Corn Laws* au XIX^e siècle, comme le soulignera List, n'est pas seulement le résultat d'une foi inébranlable dans les vertus du libre-échange, mais aussi le produit d'un calcul d'intérêt prenant en compte la supériorité manufacturière de l'Angleterre. Dans les deux cas, il s'agit aussi de prudence politique.

⁹⁴ Adam Smith, *op. cit.*, p. 556. Friedrich List dit également (contre « l'école régnante ») : « Les préparatifs militaires, les guerres et les dettes qu'elles entraînent peuvent, dans certains cas, l'exemple de l'Angleterre le prouve, contribuer immensément à l'accroissement des forces productives d'un pays » (*op. cit.*, p. 165).

cherche à asphyxier ses voisins plutôt qu'à produire un bénéfice mutuel par le commerce⁹⁵. Sous le couvert d'une défense des intérêts du genre humain, il est arrivé à l'Angleterre de défendre surtout les intérêts britanniques.

Les libéraux les moins dogmatiques aperçoivent évidemment les limites de la pacification. David Hume, par exemple, rappelle que les États commerçants se voient toujours les uns les autres comme des adversaires potentiels et, le plus souvent, ne s'imaginent pas prospérer autrement qu'au détriment des autres⁹⁶. Alexander Hamilton (1755/57-1804), s'inscrivant en faux par rapport à l'optimisme de Paine, rappelle que les conflits peuvent naître de causes multiples, parmi lesquelles les querelles commerciales :

Le commerce a-t-il jusqu'ici fait quelque chose de plus que de changer les objets de la guerre ? L'amour de la richesse n'est-elle pas une passion aussi dévorante et entreprenante que celui de la puissance ou de la gloire⁹⁷ ?

Voilà un point qui tranche avec l'espoir mis dans la substitution des intérêts économiques aux passions guerrières et aristocratiques. La nouvelle passion pourrait, dans les faits, s'avérer aussi turbulente et conquérante que les anciennes. Comme semble le suggérer Montesquieu, cela vient du fait que la richesse et la puissance demeurent des notions relatives : les nations n'en veulent pas simplement une grande quantité, mais une quantité plus grande que leurs rivales. Il dit à propos de l'Angleterre : cette nation « [...] est moins occupée de sa prospérité que de son envie de la prospérité des autres ; ce qui est son esprit dominant, comme toutes les lois d'Angleterre sur le commerce et la navigation le font assez voir »⁹⁸. Au XVII^e et au XVIII^e siècle, les discours martiaux fleurissaient en Angleterre, parfois même sous la plume des promoteurs du commerce, appelant à se battre contre l'Espagne intolérante, contre la Hollande dont la marine présentait une menace, ou contre la France qui disputait au royaume britannique la première place en Europe. Le commerce, loin d'apporter systématiquement la paix, reste bien souvent, dans un monde dominé par la compétition internationale, un instrument de conquête au service de la puissance étatique⁹⁹.

⁹⁵ Marco Platania, *art. cit.*, p. 59.

⁹⁶ Dans Anthony Pagden, « Imperialism, Liberalism & the Quest for Perpetual Peace », *Daedalus*, p. 49.

⁹⁷ Alexander Hamilton, *The Federalist Papers*, 2003, p. 51 (no. 6). Voir aussi Andrew Fletcher en 1704 : « Trade has now become the golden ball, for which all nations of the world are contending, and the occasion of so great partiality, that not only every nation is endeavoring to possess the trade of the whole world, but every city to draw all to itself. » (dans Anthony Pagden, *Lords of all the World*, 1995, p. 182).

⁹⁸ Montesquieu, *Voyages*, dans *Œuvres complètes*, 1949, vol. I, p. 883.

⁹⁹ John G. A. Pocock, *The Machiavellian Moment*, 1975, p. 425. Les Actes de Navigation de 1651, par exemple, furent de véritables déclarations de guerre à l'encontre des Provinces-Unies (Christophe de Voogdt, *Histoire des Pays-Bas*, 2003, p. 98).

II – DES PROMESSES DE LA SOCIÉTÉ INDUSTRIELLE À L'INCERTITUDE CONTEMPORAINE (XIX^E-XX^E)

On ne voit pas trace d'une rupture nette entre les premiers libéraux et ceux qui les ont suivis. Parmi ceux-là certains faisaient montre d'une assurance à toute épreuve, parmi les générations d'après on trouve maints penseurs très prudents. Cependant, les triomphes du commerce en Europe et la fortune temporelle de l'Angleterre vont faire naître un enthousiasme immense¹⁰⁰ ; alors on verra peu à peu les auteurs déclamer plus souvent que questionner ; les propositions audacieuses sur le « doux commerce » se muent en certitude ; il ne faudra plus qu'un pas pour qu'elles deviennent des dogmes.

LES SIMPLIFICATIONS DU LIBERALISME TRIOMPHANT

Une des formulations les plus célèbres de l'esprit nouveau se trouve sous la plume de Benjamin Constant :

Nous sommes arrivés à l'époque du commerce, époque qui doit nécessairement remplacer celle de la guerre, comme celle de la guerre a dû nécessairement la précéder.

La guerre et le commerce ne sont que deux moyens différents d'arriver au même but : celui de posséder ce que l'on désire¹⁰¹.

À cela s'ajoute la présence de causes particulières qui font perdre à la vie militaire tout attrait, comme la présence de l'artillerie donnant la mort sans discernement¹⁰².

L'industrialisation de la société, loin de constituer une menace pour la paix, renforce au contraire les tendances iréniques du commerce. Comme le dit Jean-Baptiste Say (1767-1832) : « Plus un État est industriel, et plus la guerre est pour lui destructive et funeste »¹⁰³. Aux dégâts matériels, il faut ajouter le capital qui avait été dépensé pour l'éducation et l'entretien des hommes morts au combat. De fait, les pertes réelles liées aux hostilités sont colossales. La société industrielle est porteuse de paix, parce que l'étendue de ses capacités militaires rend le choix des armes de plus en plus irrationnel. Gustave de Molinari (1819-1912) écrit : « Toute guerre entre les peuples civilisés se solde donc par un déficit et ce déficit va croissant à mesure qu'elle exige une production plus considérable de puissance destructive »¹⁰⁴. L'incitation économique à abandonner la violence se fera de plus en plus forte. Mais l'on ne sait aujourd'hui s'il faut admirer ou s'étonner de l'optimisme de Gerolamo Boccardo (1829-1904) quand il affirme dans son dictionnaire :

Au proverbe antique *la guerre nourrit la guerre*, nous substituons aujourd'hui la maxime *la guerre tuera la guerre*, ce qui veut dire que lorsque les moyens de tuer, de miner, de bombarder, de ruiner auront atteint l'apogée de la perfection (et nous nous en approchons à grand pas) la guerre deviendra presque impossible¹⁰⁵.

Toutefois, la paix promise se fait toujours attendre. Les libéraux doivent donc rendre compte de ce retard et montrer en quoi il n'est que le résultat accidentel de causes provisoires.

¹⁰⁰ Sur le plan économique, Jean-Christophe Graz situe l'apogée du « désarmement tarifaire » aux alentours de 1875, après la révocation des lois céréalières (1846), la suppression de l'acte de Navigation (1849) et la signature du traité Cobden-Chevalier en 1860 (*op. cit.*, p. 12-14).

¹⁰¹ Benjamin Constant, *op. cit.*, p. 130. Précisons que la pensée de Constant est bien plus subtile que ce seul extrait pourrait le laisser penser. Ainsi, il est bien conscient que l'intérêt ne suffit pas épuiser l'ensemble des motivations humaines : « Le commerce n'est pas à lui seul un mobile d'activité suffisant. L'on s'exagère l'influence de l'intérêt personnel ; l'intérêt personnel a besoin pour agir de l'existence de l'opinion. L'homme dont l'opinion languit étouffée, n'est pas longtemps excité, même par son intérêt ; une sorte de stupeur s'empare de lui [...] » (*Ibid.*, p. 236).

¹⁰² *Ibid.*, p. 132.

¹⁰³ Edmund Silberner, *La guerre et la paix dans l'histoire des doctrines économiques*, 1957, p. 59.

¹⁰⁴ *Ibid.*, p. 94.

¹⁰⁵ *Ibid.*

Les lois économiques, d'abord, présentent une certaine complexité qui peut fausser le mécanisme de pacification. Thomas Malthus (1766-1834), par exemple, remarque que la guerre gonfle artificiellement la demande, ce qui conduit à une crise au retour de la paix¹⁰⁶. Les outils de la finance moderne provoquent également des effets de distorsion. Un instrument, en particulier, suscite fréquemment la critique des libéraux, à savoir le crédit. David Ricardo (1772-1823) déplore la possibilité d'emprunter sans cesse, car elle tend à aveugler les citoyens sur la situation réelle d'un pays. De plus, le peuple accueille bien plus volontiers une guerre qu'il paie à crédit¹⁰⁷. Mieux vaudrait donc que les hostilités soient financées directement par l'impôt, ce qui permettrait de ne pas s'y engager trop à la légère et d'y mettre un terme dès que possible¹⁰⁸. Le commerce présente donc parfois un visage quelque peu inquiétant. Adam Smith, déjà, s'alarmait de tous les artifices financiers (notamment du *sinking fund* ou fonds d'amortissement) qui permettaient de s'endetter sans fin. D'autre part, il voyait bien que les emprunts de la Grande-Bretagne étaient le plus souvent dirigés vers un seul but : la guerre. Mais lui aussi garde espoir que des impôts levés durant la lutte rendraient les citoyens moins prompt au combat¹⁰⁹.

À cela s'ajoute une autre explication promise à une grande postérité : la guerre procéderait d'intérêts particuliers. Les physiocrates déjà, qui tenaient généralement les marchands en piètre estime, insistaient sur les différences morales qu'on trouve entre les classes professionnelles. Dans leur doctrine, le commerçant était utile, mais il représentait une classe « stérile » dont les intérêts n'étaient pas ceux de l'ensemble de la nation. C'est pourquoi François Quesnay affirme : « Le négociant est étranger dans sa patrie »¹¹⁰. Car le commerçant peut avoir intérêt à ce qu'il y ait une guerre, quand bien même elle ruinerait sa patrie, comme le dénonce Friedrich List :

En temps de guerre il approvisionne l'ennemi d'armes et de munitions. Il vendrait à l'étranger, si c'était possible, jusqu'aux champs labourables et aux prairies, et, après avoir fait argent du dernier morceau de terre, il s'embarquerait sur son navire et s'exporterait lui-même¹¹¹.

La force polémique de ce trait (que l'on retrouvera tant de fois jusqu'à nos jours) réside dans le mépris où l'on tient la cupidité, même parmi les libéraux, et dans l'horreur qu'inspire, à une époque où les sentiments patriotiques s'exacerbent, celui qui préfère le profit à sa nation. Il faut se rappeler que pareille critique s'apparente dans l'ensemble à un mythe, puisque les libéraux (particulièrement les libéraux anglais) font généralement preuve d'un grand sens patriotique¹¹².

Une autre catégorie se voit également attribuer la responsabilité de la guerre. Il s'agit de la classe dirigeante. Les diatribes de Kant ou de Paine contre les rois avides de combats seront reprises à l'envi. David Ricardo refuse de mettre un fonds d'amortissement dans les mains des ministres en cas de guerre, car ceux-ci n'ont en tête que de se battre au nom de la « grandeur et de la gloire du pays »¹¹³. Jean-Baptiste Say, en commentant Ricardo, dénonce lui aussi le bellicisme des dirigeants et réclame que les finances soient tenues par la représentation nationale :

Soixante-quinze millions épargnés sur l'intérêt de la dette ne sont, pour le gouvernement, qu'un moyen de dépenser soixante-quinze millions de plus en intrigues dans les cabinets de l'Europe, en folles guerres décorées de beaux motifs, en grâces et en moyens d'influence pour maintenir la prépondérance de l'intérêt privilégié aux dépens du public¹¹⁴.

Enfin, le grand combat des libéraux dans la première moitié du XIX^e siècle, va être celui du libre-échange. C'est, selon eux, à cette condition que la paix pourra s'imposer peu à peu en Europe et au-delà. Le Marquis de

¹⁰⁶ *Ibid.*, p. 9.

¹⁰⁷ David Ricardo, *Des principes de l'économie politique et de l'impôt*, 1992, p. 265-266.

¹⁰⁸ Edmund Silberner, *La guerre et la paix...*, *op. cit.*, p. 25-27.

¹⁰⁹ Adam Smith, *op. cit.*, p. 1170-80. L'argumentation sera toujours la même : « Wars would, in general, be more speedily concluded, and less wantonly undertaken. The people feeling, during continuance of war, the complete burden of it, would soon grow weary of it; and government, in order to humor them, would not be under the necessity of carrying it on longer than it was necessary to do so. The foresight of the heavy and unavoidable burdens of war would hinder the people from wantonly calling for it when there was no real or solid interest to fight for » (p. 1179-80).

¹¹⁰ Edmund Silberner, *La guerre dans la pensée économique...*, *op. cit.*, p. 196-97 et Anthony Pagden, *op. cit.*, p. 183.

¹¹¹ Friedrich List, *op. cit.*, p. 387.

¹¹² Voici par exemple ce que dit Ricardo des sentiments qui attachent un homme à son pays comparés à la recherche du profit : « Ces sentiments, que je serais désolé de voir s'affaiblir, incitent la plupart des détenteurs de fonds à se contenter d'un taux de profit réduit dans leur propre pays, plutôt que de rechercher pour leurs fonds un emploi plus avantageux dans les pays étrangers » (Ricardo, *op. cit.*, p. 156).

¹¹³ Edmund Silberner, *La paix et la guerre...*, *op. cit.*, p. 28.

¹¹⁴ David Ricardo, *op. cit.*, p. 483 (note rédigée par Jean-Baptiste Say).

Condorcet (1743-1794) formulait déjà la même espérance : « Lorsque tous les peuples seront convaincus que l'intérêt de chacun est que le commerce soit absolument libre, il n'y aura plus de guerre de commerce »¹¹⁵. Plus expéditif encore, Frédéric Bastiat (1801-1850) rappelle que le protectionnisme sert les intérêts exclusifs des *monopoleurs* et écrit : « Les barrières constituent l'isolement, l'isolement conduit à la haine, la haine à la guerre, la guerre à l'*invasion* »¹¹⁶. Pour lui, la dépendance économique ne présente aucun danger puisqu'elle est mutuelle. Cependant on peut douter de la véracité de la proposition quand le degré de dépendance n'est pas du tout le même entre deux partenaires.

Richard Cobden (1804-1865), le célèbre pourfendeur des *Corn Laws*, consacra sa vie au libre-échange. Ce dernier permet non seulement d'apporter le bien-être matériel aux peuples, mais il ouvre aussi la seule voie possible vers la paix permanente :

Je vois dans le libre-échange le principe qui agira sur la société humaine (*the moral world*) comme le principe de gravitation agit sur l'univers physique – en rapprochant les hommes, en écartant les antagonismes de race, de religion et de langage, et en nous unissant par les liens de la paix éternelle¹¹⁷.

Si le libre-échange ne jouit plus désormais de son prestige d'antan, les objectifs visés par Cobden nous demeurent familiers. Le but est de mettre fin aux séparations contingentes qui existent entre les peuples et de donner une incarnation politique à l'idée d'humanité. Comme le résume Raymond Aron : « Le libéralisme parfait se donne, par hypothèse, une république universelle des échanges »¹¹⁸.

TROIS OPPOSITIONS CRITIQUES AUX LIBÉRAUX

Même au temps de son triomphe, le libéralisme connaît de nombreuses remises en cause, venant d'horizons très divers. Par commodité, nous présenterons trois types de discours de remise en cause de l'idée de paix par le commerce : le nationalisme, le socialisme et le bellicisme. Il ne s'agit là que de séparations utiles qui ne font pas toujours justice à la complexité des idées et des positions, puisque les auteurs se laissent rarement ranger dans une catégorie particulière. Par ailleurs, les discours conservateurs et réactionnaires dénonçant les effets corrosifs du libéralisme sur l'esprit humain seront laissés de côté, car ils ont souvent peu partie liée au sujet.

Les nationalistes : prendre au sérieux les frontières

La première critique porte sur le postulat libéral de la « république universelle des échanges » : est-il bien certain que l'on puisse choisir le cosmopolitisme comme base de départ pour l'analyse ? Friedrich List (1789-1846) va remettre en cause ce présupposé en distinguant économie *politique* et économie *cosmopolitique*. Il reproche aux libéraux classiques de ne pas avoir pris en compte la réalité nationale dans leurs analyses. List dit donc de Smith : « Si parfois il parle de la guerre, ce n'est jamais qu'en passant. L'idée de la paix perpétuelle sert de base à tous ses arguments »¹¹⁹. List ne rejette pas cet horizon (il reste en cela proche des libéraux¹²⁰), mais il pointe une erreur de compréhension du monde réel qui conduit à l'élaboration de fausses maximes :

L'École [List appelle ainsi le groupe des libéraux composé de Smith, Say, Ricardo, etc.] a admis comme réalisé un état de choses à venir. Elle présuppose l'existence de l'association universelle et de la paix perpétuelle, et en conclut les grands avantages de la liberté du commerce. Elle confond ainsi l'effet et la cause¹²¹.

La prise en compte de la réalité nationale conduit donc List à adopter une devise intermédiaire entre cosmopolitisme et nationalisme : « Et la patrie et l'humanité »¹²². Ce rectificatif lui semble très important, car l'égaré des libéraux les plus enthousiastes revient à servir l'intérêt objectif de l'Angleterre qui a beaucoup

¹¹⁵ Edmund Silberner, *La guerre dans la pensée économique...*, op. cit., p. 220.

¹¹⁶ Edmund Silberner, *La paix et la guerre...*, op. cit., p. 80.

¹¹⁷ *Ibid.*, p. 50.

¹¹⁸ Raymond Aron, op. cit., p. 252.

¹¹⁹ Edmund Silberner, *La paix et la guerre...*, op. cit., p. 109.

¹²⁰ « De même que l'individu est beaucoup plus heureux au sein de l'État que dans l'isolement, toutes les nations seraient beaucoup plus prospères si elles étaient unies ensemble par le droit, par la paix perpétuelle et par la liberté des échanges. » (Friedrich List, op. cit., p. 94-95).

¹²¹ *Ibid.*, p. 242.

¹²² Edmund Silberner, *La paix et la guerre...*, op. cit., p. 113.

plus à gagner que les autres nations au libre-échange¹²³. Le grand apport de List sera donc de montrer que la doctrine la plus rigide du libre-échange est souvent moins conciliable avec le véritable esprit libéral que des mesures protectionnistes temporaires de bon sens. Il permettra aussi de signaler l'aspect incantatoire de la notion d'humanité, alors que le contexte international se caractérisait avant tout par le fait national. Dans un monde composé de corps politiques distincts, une guerre pourrait se trouver avantageuse pour un pays donné, quand bien même le bien-être du genre humain dans son ensemble serait diminué¹²⁴.

On reprochera aussi beaucoup aux libéraux de se laisser bercer par des abstractions au lieu de prendre en compte les enseignements de l'histoire. Sismondi (1773-1842), par exemple, recommande de pousser plus loin l'étude des phénomènes humains :

L'économie politique est fondée sur l'étude de l'homme et des hommes ; il faut connaître la nature humaine, l'état et le sort des sociétés en différents temps et en différents lieux, il faut consulter les historiens et les voyageurs, il faut voir soi-même¹²⁵.

La science économique doit se fonder sur la méthode historique et ne pas négliger l'épaisseur des réalités humaines.

Enfin, l'idée de paix par le commerce sera attaquée directement. Ainsi Johann Gottlieb Fichte (1762-1814) soutient que l'interdépendance n'apporte pas la paix, mais la guerre. Pour obtenir la fin des hostilités, mieux vaut construire un « État commercial fermé ». Mais pour ce faire, il faut au préalable que chaque pays retrouve ses « frontières naturelles » qui pourront lui garantir son autonomie productive. Comme pour les libéraux, la finalité demeure la paix, cependant le chemin pour y parvenir a de grandes chances de passer par une guerre de conquête :

Si l'on veut supprimer la guerre, il faut en supprimer la cause. Il faut que chaque État obtienne ce qu'il projette d'obtenir par la guerre et ce que seulement il peut projeter raisonnablement d'obtenir, ses frontières naturelles¹²⁶.

Ceux qu'on appelle les « nationalistes », ou bien les membres de « l'école historique » proposent des mises au point salutaires face à des libéraux ayant tendance à confondre trop facilement le rêve et le réel. En rappelant que les causes de la guerre sont multiples (et ne tiennent pas toutes dans un calcul d'intérêt) et que la société universelle paraît loin d'advenir, ils modèrent les espérances les plus chimériques et relativisent les apports du commerce. Mais leur rejet de l'irénisme des libéraux prend parfois un tour excessif. Charles Dupont-White (1807-1878) a raison d'en appeler à un certain réalisme : « Répudier la guerre, c'est tenir les peuples pour satisfaits et le progrès pour accompli partout ». Mais on se demande s'il ne force pas dangereusement le trait en affirmant : « La guerre est un fléau, non pas en soi, mais seulement lorsque la victoire reste au barbare »¹²⁷.

Les socialistes : l'opposition ambiguë

Les précurseurs du socialisme mettent une très grande confiance dans le pouvoir pacificateur de la société industrielle. Le comte de Saint-Simon (1760-1825) n'hésite pas à affirmer : « L'âge d'or du genre humain n'est point derrière nous, il est au-devant, il est dans la perfection de l'ordre social »¹²⁸. À l'ordre féodal succède l'ordre industriel, comme à la guerre succède la paix. Il s'agit là de rien de moins qu'une évidence pour les saint-simoniens. Barthélemy-Prospér Enfantin (1796-1864) écrit par exemple : « tous les efforts jusqu'ici instinctifs de l'humanité ont pour but de substituer un jour l'association à la conquête, l'ordre industriel à l'ordre militaire »¹²⁹. La fin de la guerre se trouve au bout du processus. Auguste Comte (1798-1857), lui aussi, prend la mesure de l'extension de l'industrie et des échanges, et il prédit la fin prochaine de l'« immense aberration guerrière », la « sociabilité moderne » saura mettre un terme aux conquêtes. Cependant, comme le note Raymond Aron, Comte semble croire que le comportement des hommes épouse leur intérêt, que l'utilité dicte les conduites et que la rationalité finit par triompher. « Auguste Comte ne pouvait pas envisager le cas d'une société qui se détruirait elle-même par ses folies [...] »¹³⁰.

¹²³ Friedrich List dit en parlant d'un de ses précédents travaux sur Smith : « Je montrais comment, depuis Pitt jusqu'à Melbourne, sa théorie avait été exploitée par les ministres anglais pour jeter de la poudre aux yeux des autres nations au profit de l'Angleterre. » (*op. cit.*, p. 73-74)

¹²⁴ Raymond Aron, *op. cit.*, p. 254.

¹²⁵ Edmund Silberner, *La paix et la guerre...*, *op. cit.*, p. 137.

¹²⁶ *Ibid.*, p. 130-31.

¹²⁷ *Ibid.*, p. 132.

¹²⁸ *Ibid.*, p. 171.

¹²⁹ *Ibid.*, p. 175.

¹³⁰ Raymond Aron, *La société industrielle et la guerre*, 1959.

Les socialistes se montrent très critiques à l'égard des libéraux, car ces derniers ne voient pas que le problème de la guerre vient avant tout de la question de la justice sociale. Le commerce engendre en effet un conflit social larvé pour la possession des biens et des territoires. Or l'intérêt n'est pas moins âpre que la fierté, contrairement à ce que promettait le « doux commerce »¹³¹. De leur côté, Marx (1818-1883) et Engels (1820-1895) proclament leur dégoût pour la science économique libérale qu'ils nomment *économie politique bourgeoise* pour mieux la dénigrer. List ne se lassait pas de montrer que les écoles d'économie politique ne faisaient que promouvoir des intérêts nationaux, Marx et Engels montreront qu'elles reflètent avant tout des intérêts de classe. Aujourd'hui, on aurait tendance à dire qu'elles justifient bien trop souvent « l'idéologie dominante ». Marx compare alors les promesses du « doux commerce » avec ses conséquences, notamment dans les colonies

La découverte de contrées aurifères et argentifères de l'Amérique, la réduction des indigènes en esclavage, leur enfouissement dans les mines ou leur extermination, les commencements de conquête et de pillage aux Indes orientales, la transformation de l'Afrique en une sorte de varenne commerciale pour la chasse aux peaux noires, voilà les procédés idylliques d'accumulation primitive qui signalent l'ère capitaliste à son aurore¹³².

La dénonciation continue avec ce fameux paragraphe :

Partout où [les Hollandais] mettaient le pied, la dévastation et la dépopulation marquaient leur passage. Une province de Java, Banyuwangi, comptait en 1750 plus de quatre-vingts mille habitants. En 1811, elle n'en avait plus que huit mille. Voilà *le doux Commerce*¹³³!

La Hollande, qui constituait un modèle pour les libéraux, une incarnation de l'espoir d'un monde meilleur, ne se montre pas moins cruelle dans ses colonies que les tyrans des époques antérieures. Le portrait est bien sûr à charge et il s'agit, comme chez Rousseau, de faire naître avant tout l'indignation.

Ce caractère polémique se retrouve au début du *Manifeste du parti communiste*, à propos de la bourgeoisie :

Elle a noyé dans les eaux glacées du calcul égoïste les frissons sacrés de l'exaltation religieuse, de l'enthousiasme chevaleresque, de la mélancolie sentimentale des petit-bourgeois. Elle a dissous la dignité personnelle dans la valeur d'échange et substitué aux innombrables libertés reconnues par lettres patentes et chèrement acquises *la seule* liberté sans scrupule du commerce. En un mot, elle a substitué à l'exploitation que voilaient les illusions religieuses et politiques l'exploitation ouverte, cynique, directe et toute crue¹³⁴.

Cependant, cette critique acerbe demeure ambiguë puisqu'on a aussi là une étape nécessaire avant la venue de la société sans classes, la bourgeoisie possédant un rôle véritablement révolutionnaire pour préparer cet avènement. De même, Marx dénonce le libre-échange, mais il doit reconnaître que le protectionnisme serait une chose pire, parce qu'il agirait au rebours du mouvement historique :

Mais en général, de nos jours le système protecteur est conservateur, tandis que le système du libre-échange est destructeur. Il dissout les anciennes nationalités et pousse à l'extrême l'antagonisme entre la bourgeoisie et le prolétariat. En un mot, le système de la liberté commerciale hâte la révolution sociale¹³⁵.

Enfin, Marx critique l'irénisme des libéraux qui ne voient pas la nécessité historique des luttes sanglantes. En effet, la libération espérée ne se trouvera qu'au bout « d'un long et douloureux développement »¹³⁶. Toutefois, comme chez certains des nationalistes, la fin ultime reste la paix, même si, contrairement aux libéraux, il faut se préparer au combat pour l'atteindre.

¹³¹ Jean-Fabien Spitz, *op. cit.*, p. 327.

¹³² Karl Marx, *Le Capital, Livre 1*, 1969, p. 557.

¹³³ *Ibid.*, p. 558.

¹³⁴ Karl Marx et Friedrich Engels, *Manifeste du parti communiste*, 1998, p. 76. Edmund Silberner parle aussi de l'indignation morale d'Engels à l'encontre des « manchestériens » (*La paix et la guerre...*, *op. cit.*, p. 208).

¹³⁵ Edmund Silberner, *La paix et la guerre...*, *op. cit.*, p. 205.

¹³⁶ Karl Marx, *op. cit.*, p. 74.

Pour conclure, les socialistes détestent généralement autant la guerre que les libéraux et sont, en cela, les héritiers de la transformation bourgeoise que nous avons évoquée¹³⁷. Par ailleurs, ils ont tendance à reprendre et accentuer la réduction libérale des motifs humains lorsqu'ils font dépendre les développements historiques des rapports de production. C'est ce que remarque Silberner :

Quelles que soient les différences qui existent entre Marx et Engels d'une part, et les libéraux tels que Say ou Bastiat de l'autre, il faut noter qu'ils admettent, les uns et les autres, le fonctionnement d'un certain automatisme économique qui devrait conduire à la paix. Pour les uns, cet automatisme s'appelle "socialisme", pour les autres "libre-échange"¹³⁸.

D'une certaine manière, le projet est aussi de sortir de l'histoire et de son mouvement perpétuel, de s'extraire d'une condition politique dans laquelle le risque de guerre ne peut complètement disparaître. C'est en ce sens qu'Elie Halévy dit de Karl Marx qu'il « aspire à un état définitif du genre humain »¹³⁹.

Les bellicistes : la dangereuse réaction

Libéraux et socialistes, malgré leurs différences, se retrouvent dans une même volonté de changer le cours traditionnel des choses et de mettre enfin un terme définitif à la guerre. Les premiers placent l'accent sur le commerce, dont les effets sont certains mais limités, les seconds sur la révolution sociale, dont les effets sont radicaux mais douteux. Aucune des deux tentatives n'a pourtant permis d'établir la paix. Pendant ce temps, une réaction se produit (notamment à partir de la deuxième moitié du XIX^e siècle), non pas pour rappeler que la guerre est un phénomène trop complexe pour espérer y mettre fin de manière définitive, mais pour l'exalter et en louer tous les bienfaits¹⁴⁰. Les temps changent et Michael Howard constatera que, même en Angleterre, l'internationalisme pacifique d'un Richard Cobden laisse peu à peu la place au protectionnisme d'un Joseph Chamberlain ou à l'impérialisme d'un Alfred Milner¹⁴¹. Les valeurs martiales sont loin d'avoir disparu, même au sein de la classe industrielle dans laquelle les saint-simoniens plaçaient tous leurs espoirs. John Stuart Mill (1806-1873) sent bien ce retournement quand il écrit à la fin de sa vie :

Depuis longtemps je suis arrivé à la triste conviction que, malgré l'incontestable réalité des progrès modernes, nous ne sommes pas encore à l'abri des grands malheurs et des grands crimes que notre siècle se flattait d'être parvenu à bannir de la terre¹⁴².

Un des textes les plus souvent cités sur l'importance des sentiments belliqueux est celui du chef d'état-major allemand Helmuth von Moltke (1800-1891) :

La paix perpétuelle est un rêve, et ce n'est même pas un beau rêve. La guerre est un élément de l'ordre du monde établi par Dieu. Les plus nobles vertus de l'homme s'y développent : le courage et le renoncement, la fidélité au devoir et l'esprit de sacrifice ; le soldat donne sa vie. Sans la guerre, le monde croupirait et se perdrait dans le matérialisme¹⁴³.

La guerre n'est plus seulement l'instrument de dernier recours en vue d'une fin politique plus haute, elle devient une sorte d'exercice permettant de maintenir l'âme en tension. Sans elle, la société ne pourrait pas tenir et sombrerait dans un individualisme stérile. Certes, Gustave Schmoller (1838-1917) admet que la société guerrière demande autorité et subordination, mais cela lui semble préférable, car « le type pacifique avec son individualisme dissout et affaiblit l'État et fait sombrer l'individu dans l'égoïsme »¹⁴⁴. Nietzsche, pour sa part,

¹³⁷ Le caractère héroïque de la dernière lutte en vue de la société sans classes pousse certains auteurs à exalter parfois les vertus martiales. Mais le rejet de la guerre en tant que telle ne fait pas de doute. Ainsi Louis Blanc : « Le massacre de plusieurs milliers d'hommes, le désespoir de leurs mères et de leurs femmes, la détresse de leurs enfants, la dépopulation des campagnes, l'abandon de l'agriculture, la paralysie de l'industrie et du commerce, l'accroissement exagéré des impôts, tout cela forme le bilan, non seulement de la défaite, mais de la victoire. À cet ignoble cri : Malheur aux vaincus ! l'histoire fait cette réponse vengeresse : Malheur aux vainqueurs ! » (Edmund Silberner, *La paix et la guerre...*, op. cit., p. 183).

¹³⁸ *Ibid.*, p. 218.

¹³⁹ Elie Halévy, *L'ère des tyrannies*, 1938, p. 213. Raymond Aron écrit aussi : « En simplifiant on serait tenté de dire que, selon les marxistes, les mercantilistes décrivent fidèlement le caractère belliqueux du commerce en *régime capitaliste*, les libéraux le caractère pacifique du commerce *après le régime capitaliste*. » (Raymond Aron, *Paix et guerre...*, op. cit., p. 256).

¹⁴⁰ Ce qui fera dire à Emile de Laveleye (en 1873) : « Parmi les choses tristes de notre époque, je ne connais rien de plus affligeant et de plus fait pour confondre la raison que le contraste qui s'offre à nos yeux entre les progrès de la solidarité internationale et le réveil des idées belliqueuses. » (Edmund Silberner, *La paix et la guerre...*, op. cit., p. 156).

¹⁴¹ Michael Howard, *War and the Liberal Conscience*, op. cit., p. 51-52. Roger Caillois écrit qu'entre 1860 et 1880 « apparaissent en divers points de l'Europe les premières grandes apologies de la guerre », (*Bellone ou la pente de la guerre*, 1994, p. 157).

¹⁴² Edmund Silberner, *La paix et la guerre...*, op. cit., p. 54.

¹⁴³ Lettre du 11 novembre 1880 adressée à M. Bluntschli (*ibid.*, p. 139-40 (note) et disponible à l'adresse suivante : http://herve.dequengo.free.fr/Molinari/GDG/GDG_3_0.htm). Pour ne pas caricaturer, il faut noter que Moltke parle dans le reste de la lettre d'un adoucissement de la manière de faire la guerre.

¹⁴⁴ *Ibid.*, p. 150.

raille ceux qui veulent une société commerçante dans laquelle on enlèverait à la vie son *caractère dangereux* et moque le vil désir de *sécurité générale*. Il ne critique pas le « doux commerce » comme relevant d'une imposture, mais de manière bien plus redoutable, il fustige directement les idéaux d'adoucissement que portent les libéraux et les socialistes.

Avec notre intention, poussée jusqu'à l'énormité, de vouloir raboter toutes les aspérités et tous les angles de la vie, ne sommes-nous pas en bonne voie de réduire l'humanité jusqu'à en faire du *sable* ? Du sable ! Du sable fin, mou, granuleux, infini ! Est-ce là votre idéal, chantages des affections sympathiques¹⁴⁵ ?

La guerre provoque ainsi une certaine fascination et nombre d'auteurs y voient un phénomène quasi-mystique. Elle ne figure pas un aspect naturel de l'existence comme on le croyait autrefois, un mal inhérent à la condition politique de l'homme, mais elle représente un état exceptionnel et extrême permettant de déployer au plus haut point les facultés humaines. Ainsi que le souligne David Bell, l'idée de guerre rédemptrice se répand, et promet aux peuples un principe de régénération¹⁴⁶.

À l'aube des guerres mondiales, les opinions extrêmes fleurissent. Ou bien l'optimisme est total et le mouvement providentiel vers le progrès continue sa marche triomphante, ou bien le pessimisme ne laisse place à aucun espoir et le monde paraît s'acheminer vers des catastrophes inéluctables. Ou bien la guerre doit disparaître à jamais et le pacifisme ne peut être qu'intégral, ou bien les hostilités constituent une saine manière de hiérarchiser les peuples et il faut se préparer au combat avec ardeur. Les opinions modérées devront de plus en plus céder la place à cette dangereuse alternative.

Devant ces menaces, les libéraux vont proclamer de plus en plus dogmatiquement l'irrationalité de la guerre et l'irrésistible mouvement vers la paix que produit le commerce. En 1894, Frédéric Passy (1822-1912) pousse un véritable cri de colère contre la stupidité de ses contemporains :

La guerre n'est plus seulement un crime, elle est une absurdité. Elle n'est plus seulement immorale et cruelle, elle est bête. Elle n'est plus seulement le meurtre en grand, elle est le suicide et la ruine volontaires¹⁴⁷.

Comment supporter la possibilité de la guerre alors qu'elle n'offre désormais plus aucun sens ? Le succès de *La grande Illusion* (1909) de Norman Angell sera immense : l'ouvrage se vendra à deux millions d'exemplaires à travers le monde et sera traduit en 25 langues¹⁴⁸. Ce livre reprend les arguments classiques et répète encore une fois à quel point les conflits armés sont devenus insensés dans un monde industriel et interdépendant. Le contraste entre les vérités économiques et le retour des passions belliqueuses produit une incompréhension totale parmi les défenseurs de la paix et nourrit le désespoir des libéraux. Telle est la grande limite de la doctrine du « doux commerce » : penser que le type idéal de l'*homo oeconomicus* constitue une bonne approximation du comportement humain. Or, s'il y a une leçon à retenir de l'histoire des derniers siècles, c'est, comme le rappelle Michael Howard, que les motifs des hostilités n'ont pas radicalement changé depuis les premiers temps, et qu'ils prennent leur source en premier lieu dans les passions politiques des hommes. Les causes des guerres demeurent encore politiques bien plus qu'économiques¹⁴⁹.

LIBERALISME ET IMPERIALISME

L'aspect politique des guerres peut s'observer dans la question très controversée de ce qu'on appelle l'« impérialisme ». Le concept a servi très largement à décrédibiliser les arguments du « doux commerce », mais ces conclusions demandent à être nuancées. S'il est vrai que le commerce tend à se propager dans le monde entier, en revanche, il serait faux de voir l'expansion coloniale du XIX^e siècle comme le simple effet de motifs économiques.

¹⁴⁵ Friedrich Nietzsche, *Aurore*, dans *Œuvres*, 1993, vol. I, p. 1073-74.

¹⁴⁶ David Bell, *La Première guerre totale*, 2010, p. 11 et 352. Hegel avait déjà dit : « La guerre entretient la santé éthique des peuples » (Christophe Bouton, « Deux penseurs de la guerre : Hegel et Clausewitz », *Cahiers philosophiques*, 2007, p. 35).

¹⁴⁷ Edmund Silberner, *La paix et la guerre...*, *op. cit.*, p. 84.

¹⁴⁸ David Bell, *op. cit.*, p. 351.

¹⁴⁹ Michael Howard, *The Causes of wars*, 1983, p. 18-21.

Ainsi que cela a été remarqué à maintes reprises, la pente naturelle du régime libéral est de s'étendre. Ce régime repose notamment sur l'idée que tous les hommes, où qu'ils habitent, possèdent un certain nombre de droits inaliénables. Dans les faits, les accommodements furent nombreux avec les nouveaux principes, mais ceux-ci indiquèrent tout de même un horizon. Les libéraux ont donc tendance à vouloir englober dans leur système la communauté humaine la plus grande possible, c'est-à-dire tous les hommes. Cette idée se retrouve dans la dynamique du commerce. Les États-Unis, par exemple, vont ouvrir de nouveaux marchés tout au long de leur histoire. Le cas le plus connu est celui du Japon : le commodore Perry somme les Japonais de s'ouvrir aux marchandises et aux technologies étrangères s'ils ne veulent pas subir le même sort que les Mexicains (en 1854)¹⁵⁰. De même, après la Deuxième Guerre mondiale, les États-Unis mettront en place des institutions internationales dont le volet commercial visera à détruire peu à peu les droits de douane, les quotas et les restrictions d'accès aux marchandises étrangères¹⁵¹.

En 1848, Marx et Engels remarquaient déjà cette inclination libérale à imposer peu à peu son modèle de marché dans le monde entier :

[...] la bourgeoisie entraîne brutalement dans la civilisation toutes les nations, même les plus barbares. Le bon marché de ses marchandises est l'artillerie lourde avec laquelle elle abat toutes les murailles de Chine et contraint à capituler les barbares qui nourrissent la haine la plus opiniâtre de l'étranger. Elle oblige toutes les nations à faire leur, si elles ne veulent pas disparaître, le mode de production de la bourgeoisie ; elle les contraint à introduire chez elles ce qu'elle appelle la civilisation, c'est-à-dire à devenir bourgeoises. En un mot, elle se crée un monde à son image¹⁵².

Voilà ce qu'oublie trop facilement bon nombre de libéraux : les principes du commerce exigent une réorganisation des sociétés, une réorientation politique qui n'a rien de « neutre ». C'est pourquoi le libéralisme présente souvent certaines affinités avec l'impérialisme. Non pas les prises de possession les plus brutales (Smith et ses successeurs insisteront sur l'inanité des conquêtes), mais le bouleversement de ce qu'on appellera les « sociétés traditionnelles », afin de les inviter à respecter les règles du commerce (ce qui suppose notamment la soumission au progrès technique, l'acceptation de la croissance économique, l'ouverture à l'étranger, l'observation des valeurs de tolérance, etc.). À propos de Bertrand Russell, Michael Howard note que lorsque l'on fait dépendre la paix de l'existence du commerce et de la démocratie, le corollaire est qu'il faut les étendre l'un et l'autre le plus qu'il est possible¹⁵³. Si les premiers libéraux se montraient souvent circonspects, l'enthousiasme missionnaire ne fera pas défaut à leurs héritiers. Ces idées gardent toujours une certaine vigueur, puisqu'on les retrouve aussi bien chez les néo-conservateurs américains que chez les plus fervents défenseurs de l'humanitarisme.

En revanche, il semble faux de chercher à réduire les conquêtes coloniales à la recherche d'un avantage économique. Comme le rappelle Raymond Aron, l'association entre capitalisme et impérialisme a été faite par Lénine à la suite d'auteurs tels que John Hobson et Rudolf Hilferding. Mais le lien de cause à effet est postulé plutôt que démontré. La phrase fameuse de Jaurès (« Le capitalisme porte en lui la guerre comme la nuée porte l'orage ») aura un grand impact, mais la démonstration manque¹⁵⁴. Puisque la paix n'advient pas, il semble tentant de retourner la proposition du « doux commerce » et de l'associer désormais à la guerre¹⁵⁵. Cependant, les contempteurs de l'impérialisme, imitant en cela les libéraux les plus dogmatiques, essaient bien plutôt de peser dans le débat politique que de s'en tenir aux exigences de la recherche scientifique. D'une manière générale, les historiens reconnaissent que les fins économiques ne sont pas dominantes dans l'édification d'un empire. L'idée de prestige national, par exemple, joue un rôle tout à fait éminent dans le processus¹⁵⁶. Il y a même un changement entre le XVIII^e et le XIX^e siècle, puisque dans la seconde période la question de l'intérêt économique semble passer à l'arrière-plan. Si la France conquiert un empire en ce temps-là, c'est pour faire pièce à l'expansionnisme britannique plus que pour trouver de nouveaux débouchés

¹⁵⁰ George Herring, *From Colony to Superpower*, 2008, p. 212-214.

¹⁵¹ Jean-Christophe Graz, *op. cit.*, p. 22-23.

¹⁵² Marx et Engels, *op. cit.*, p. 78-79. Albert Hirschman constate lui aussi le caractère révolutionnaire du capitalisme. Sa force irrésistible bouleverse progressivement toutes les nations du globe : « Its rise was widely expected to lead to a thorough remaking of society: custom was to be replaced by contract, gemeinschaft by gesellschaft, the traditional by the modern » (*art. cit.*, p. 1467).

¹⁵³ Michael Howard, *War and...*, *op. cit.*, p. 67.

¹⁵⁴ Raymond Aron, *Paix et guerre...*, *op. cit.*, p. 256.

¹⁵⁵ Albert Hirschman, *art. cit.*, p. 1475-76. « This, with some variants, was indeed affirmed by the economic theories of imperialism proposed around that time by J. A. Hobson, Rosa Luxemburg, Rudolf Hilferding and Lenin » (p. 1476).

¹⁵⁶ Anthony Pagden, *art. cit.*, p. 49-51.

économiques. Le but est avant tout de redevenir une puissance internationale de premier plan¹⁵⁷. La conquête de l'Algérie ou celle de l'Afrique ne peut se comprendre qu'à travers la combinaison de multiples facteurs parmi lesquels la cupidité ne joue qu'un rôle parmi d'autres¹⁵⁸. Même les historiens qui reconnaissent une certaine validité à la thèse de Lénine constatent qu'elle décrit une réalité qui n'a plus cours depuis près d'un siècle en 1916¹⁵⁹.

Les motifs politiques et moraux l'emportent donc largement sur les mobiles d'ordre économique, ce qui explique que les conquêtes n'aient pas cessé au moment où elles devenaient déficitaires. Voilà ce qui fait dire à Raymond Aron : « Le désir de régner sur les vaincus ou de les convertir à la civilisation ou à l'idéologie des vainqueurs survit aux bénéfices économiques de l'exploitation coloniale »¹⁶⁰. L'erreur de Joseph Schumpeter (1883-1950) sera de désigner comme irrationnel (et partant incompréhensible) tout comportement qui ne répond pas au principe économique d'utilité. Il lui faut donc expliquer les guerres par la présence de survivances féodales parmi les nations modernes ; tel serait par exemple le déterminant atavique qui expliquerait le bellicisme prussien¹⁶¹. L'aveuglement de l'économiste à la véritable amplitude des mobiles humains le condamne à chercher partout des causes profondes permettant d'expliquer ce qui, à ses yeux, relève de l'inexplicable. Comme John Hobson avant lui (dans *Imperialism : A Study*, 1902), il pointera du doigt des minorités accusées d'ourdir une conspiration contre la paix¹⁶². Ces raisonnements ne sont pas nouveaux et l'on a vu qu'il se trouvait déjà des auteurs au XVIII^e siècle pour dénoncer les intérêts particuliers des marchands, lesquels s'enrichissaient en ravitaillant les pays en guerre.

¹⁵⁷ Jennifer Pitts, *Naissance de la bonne conscience coloniale*, 2008, p. 25. Voir aussi Pagden, *op. cit.*, p. 8.

¹⁵⁸ Maurice Agulhon, *La République I*, 1997, p. 86-88. Pour une réfutation empirique et théorique détaillée de la thèse de Lénine, voir Raymond Aron, *Paix et guerre...*, *op. cit.*, p. 265-278.

¹⁵⁹ C. Bayly, « The First Age of Global Imperialism, c. 1760-1830 », *The Journal of Imperial and Commonwealth History*, 1998, p. 43.

¹⁶⁰ Raymond Aron, *Paix et guerre...*, *op. cit.*, p. 749.

¹⁶¹ Voir par exemple Joseph Schumpeter, *Impérialisme et classes sociales*, 1984, p. 103. Schumpeter partage avec les libéraux les plus dogmatiques le rejet de tout motif non économique. Cela apparaît notamment lorsqu'il déplore les effets du *sentiment national*. « Celui-là seul réveille les pouvoirs obscurs du subconscient et touche à des instincts nés d'habitudes venues du passé le plus lointain. Chassé des autres domaines d'activité, l'irrationnel se réfugie dans le nationalisme, constellation complexe faite d'esprit belliqueux, de goût de la haine, d'une solide part d'idéalisme informe et d'un égoïsme des plus naïfs (et par conséquent des plus débridés). » (p. 50).

¹⁶² Michael Howard, *War and...*, *op. cit.*, p. 54-55, Raymond Aron, *Paix et guerre...*, *op. cit.*, p. 278-79, Albert Hirschman, *art. cit.*, p. 1476 et Michael Doyle, *op. cit.*, p. 248.

CONCLUSION : LA PAIX PAR LE COMMERCE AUJOURD'HUI

Ce rapide parcours a eu pour but d'établir deux choses : 1) la doctrine du « doux commerce » ne doit pas être dénigrée trop rapidement, car elle ne se réduit pas à la promotion idéologique du capitalisme et du libre-échange, 2) elle présente, en revanche, une grave faiblesse, celle de croire qu'un dépassement de la politique se situe à portée de main.

Il faut prendre garde à ne pas confondre ce que l'on appelle désormais le « néo-libéralisme » avec le libéralisme classique. L'idée d'une paix par le commerce sert d'instrument polémique lorsqu'il s'agit de promouvoir le libre-échange intégral, l'abolition des frontières et la soumission de toute l'existence humaine à la loi du marché¹⁶³. Le lieu commun du « doux commerce » se révèle alors un outil de propagande d'autant plus commode qu'il n'est pas besoin de l'examiner de près. Toutefois, cette récupération ne doit pas masquer l'ampleur du changement proposé par le projet libéral : le but est de libérer l'économie des contraintes monarchiques, mais aussi de réorienter les passions (par le dénigrement des valeurs guerrières) et de limiter le domaine proprement politique (par la définition de droits inaliénables et la délimitation de champs autonomes). C'est pourquoi nous avons utilisé pour ce texte le mot « commerce » dans le sens large qu'il possédait au XVIII^e siècle. Les idées de tolérance, l'esprit d'ouverture, le sentiment du progrès et l'horizon de l'humanité sont autant de facettes du projet libéral que nous reprenons aujourd'hui sans réserves, et qui sont contenues dans la promesse d'une paix par le commerce. Une même volonté de mettre enfin un terme à la guerre unit les libéraux et ceux qui, de nos jours, se disent leurs adversaires les plus farouches. Les bienfaits du commerce existent et ils ne sont pas à dédaigner : il remet en cause des *préjugés destructeurs* et il réduit fortement la faculté qu'a une guerre d'être rentable¹⁶⁴.

En revanche, l'argumentation du « doux commerce » présente des faiblesses qui peuvent être exposées en trois points se recoupant plus ou moins¹⁶⁵ : a) le surcoût de la guerre par rapport à la paix dépend de conditions contingentes, b) malgré ses promesses, le commerce ne permet pas d'envisager un changement radical dans l'économie des passions humaines, c) l'adoucissement des mœurs ne saurait faire disparaître les conflits.

L'idée selon laquelle le commerce rendrait désormais irrationnelle la conquête repose sur des présupposés non examinés. Comme le rappelle Alexis Dalem, il existe des circonstances dans lesquelles le choix de la guerre peut s'avérer rentable, car l'opposition entre marché et violence ne possède pas un caractère éternel¹⁶⁶. Lorsque les ressources se font rares, par exemple, il peut devenir logique d'un point de vue économique de chercher à s'en emparer. Aron, par exemple, remarque que le sol et les ressources pourraient redevenir des objets de conflit dans une situation de pénurie¹⁶⁷. La doctrine du « doux commerce » se fonde aussi sur la pratique d'une époque au cours de laquelle le droit de la guerre a connu maints progrès. Toutefois, un agresseur qui ne respecterait ni le droit des gens ni le droit de propriété pourrait s'enrichir fortement par ses conquêtes. Et Gaston Bouthoul constate qu'il existe des moyens modernes de tirer le maximum de profit d'un pays soumis, la monnaie d'occupation par exemple.

Par ce moyen, les Allemands vidèrent de leurs substances tous les pays occupés par eux. Les Japonais firent de même en Asie et cette forme perfectionnée de la rapine fut plus profitable que les plus grands pillages¹⁶⁸.

À l'ère économique, le pillage sait parfois se mettre au diapason de la rationalité économique.

Dans une étude statistique, les économistes Philippe Martin, Thierry Mayer et Mathias Thoenig montrent que les effets pacificateurs du commerce se font sentir sur les relations bilatérales, mais qu'ils ne peuvent être

¹⁶³ Pierre Bourdieu fustige cette récupération : « Toute la politique aujourd'hui exaltée sous le nom de "mondialisation", *pseudo-concept à la fois descriptif et prescriptif*, présente le processus du champ mondial de l'économie et de la finance, [...] à la fois comme un destin inévitable, une évolution *naturelle* à laquelle tous doivent se soumettre, et comme un projet politique de libération universelle qui, au nom du lien entre la démocratie et le marché, promet une émancipation à la fois économique et politique aux peuples de tous les pays [...] » (*Les structures sociales de l'économie*, 2000, p. 277). L'auteur parle également d'une « utopie néo-libérale » qui sert ultimement les dominants (p. 277 et 278).

¹⁶⁴ John Keegan, *A History of Warfare*, 1994, p. 59.

¹⁶⁵ Sur tout ce développement, nous permettons de renvoyer à notre article : « L'avenir de la guerre dans le monde du commerce », *Études internationales*, 2012, p. 421-438.

¹⁶⁶ Alexis Dalem, *art. cit.*, p. 62-64.

¹⁶⁷ Raymond Aron, « La société industrielle et la guerre – Réexamen », *Commentaire*, 1992-1993, p.799-808.

¹⁶⁸ Gaston Bouthoul, *op. cit.*, p. 283.

généralisés aux relations multilatérales¹⁶⁹. On comprend bien que le pays qui diversifie ses sources d'approvisionnement se rendra bien moins dépendant d'une nation en particulier. Dès lors, dans le langage de l'économie contemporaine, le « coût d'opportunité » de la guerre diminue, puisque les pays tiers offrent des voies alternatives aux échanges. Le mécanisme du commerce ne fonctionne donc pas seulement dans un sens. On pourrait ajouter que l'interdépendance est susceptible aussi d'augmenter vertigineusement l'enjeu des conflits. Une pénurie d'hydrocarbures, par exemple, exposerait l'économie de certains pays à la paralysie, avec pour corollaires une augmentation du chômage et un effondrement des finances publiques. Dans une pareille situation, le recours aux armes pourrait se révéler moins coûteux qu'un long règlement pacifique. S'il est sans doute exagéré de dire que l'économie internationale constitue désormais un jeu à somme nulle, il reste salubre de se souvenir que le commerce, comme tous les biens politiques, dépend de circonstances spécifiques¹⁷⁰.

Par ailleurs, même si la guerre se présentait toujours comme une aberration économique, il ne faudrait pas en inférer pour autant la venue de la paix. Ainsi que nous l'avons dit, les causes des conflits ne se laissent pas réduire à la recherche de l'intérêt. La dénonciation de la cupidité n'a certes pas perdu son efficacité rhétorique, mais le chercheur aurait tort d'y arrêter son enquête ; il risquerait alors d'être victime du mirage évoqué par Elie Faure (1873-1937) : « La grande illusion n'est pas de croire que la guerre paie mais de croire qu'on fait la guerre parce qu'elle paie »¹⁷¹. D'une manière générale, face à un phénomène aussi complexe que celui de la guerre, il y aurait erreur à n'envisager qu'une causalité unique. Ce que dit Edmund Silberner du marxisme semble s'appliquer aussi à certaines thèses libérales :

La théorie marxiste voit dans l'économie la source dernière de tous les conflits armés internationaux. À une telle conception on pourrait opposer d'autres théories qui, elles aussi, s'efforcent d'expliquer les guerres par un seul principe : biologique, racial, religieux, mystique, sexuel ou autre. Chacune de ces interprétations exclusives est fautive parce qu'elle est unilatérale¹⁷².

Le mono-causalisme constitue, en effet, une entrave parmi les plus formidables au progrès des sciences sociales. De manière plus réaliste, Pierre Hassner, après bien d'autres, a récemment insisté sur la force et la multiplicité des passions humaines et la nécessité de les prendre en compte pour analyser les relations internationales¹⁷³. Il faut donc se souvenir que la quête de la gloire, la soif des honneurs et le désir de domination n'ont pas été abolis à la suite de leur mise en accusation par le nouvel *ethos* bourgeois ; malgré l'avènement de l'ère libérale, l'histoire des derniers siècles témoigne sans cesse de ce que les hommes, aujourd'hui encore, se battent plus volontiers pour défendre leurs idées et leur prestige que pour accroître leur pouvoir d'achat.

Enfin, l'erreur des plus enthousiastes des libéraux est d'avoir cru que le commerce pouvait changer radicalement le monde et faire sortir les hommes des antinomies d'une existence politique. Cela se voit notamment chez Friedrich Hayek (1899-1992), lorsqu'il tente de substituer la concurrence entre individus aux négociations interétatiques afin de réduire le risque de guerre¹⁷⁴. Cependant, un tel subterfuge ne pourrait fonctionner que si les hommes remisaient à tout jamais l'ensemble de leurs prétentions politiques et s'accordaient définitivement sur un ordre que tous considéreraient comme parfaitement juste. Le combat du commerce contre les préjugés, le repli sur soi et le fanatisme a eu de très bons effets, mais rien n'indique qu'il soit possible d'arriver à un compromis mondial définitif, que les idées, les régimes ou les religions ne pourront plus produire de guerres. Si l'idéal d'une humanité unie aide indéniablement la pensée à se détacher des

¹⁶⁹ Philippe Martin, Thierry Mayer et Mathias Thoenig, *op. cit.*, p. 44. En revanche on peut se montrer plus dubitatif lorsque les auteurs apportent des réponses quantifiées. Ainsi l'entrée de la Turquie dans l'Union européenne réduirait le risque de conflit avec la Grèce de 75% (p. 46-47). Michael Doyle, de son côté, rappelle qu'on ne voit pas se dessiner de corrélations empiriques claires entre commerce et paix (*op. cit.*, p. 246).

¹⁷⁰ Cette observation de bon sens se retrouve sous la plume de plusieurs libéraux classiques. Elle explique en tout cas le succès de la notion de *géoéconomie* qui entend dépasser le « dogme » néo-libéral du libre-échange. Voir notamment Pascal Lorot, « La géoéconomie, nouvelle grammaire des rivalités internationales », *AFRI*, 2000, p. 110-122 et Bernard Nadoulek et Lucas Didier, « La guerre économique mondiale pour le contrôle des ressources naturelles », *Géoéconomie*, 2008, p. 25-29.

¹⁷¹ Cité dans Gaston Bouthoul, *op. cit.*, p. 345.

¹⁷² Edmund Silberner, *La guerre et la paix...*, *op. cit.*, p. 215.

¹⁷³ Pierre Hassner, « La revanche des passions », *Commentaire*, 2005, p. 299-312. Voir aussi, contre le réductionnisme économique en Relations internationales : Stanley Hoffmann, « Théorie et relations internationales », *Revue française de science politique*, 1961, p. 426 (note).

¹⁷⁴ Friedrich Hayek, *La route de la servitude*, 2007, p. 159. Raymond Aron montre les limites de cette sortie du politique voulue par Hayek. Les hommes veulent tous la liberté, mais ils ne s'accordent pas sur sa définition ; les frontières interétatiques ne se laisseront pas dépasser si aisément ; la coïncidence entre moralité et utilité relève de la croyance plutôt que de l'enquête (« La définition libérale de la liberté », dans *Les sociétés modernes*, 2006, p. 627-646).

particularismes et à se tourner vers l'universel, il n'en reste pas moins douteux que cet horizon régulateur puisse trouver à s'incarner dans une communauté politique réelle. En dépit des progrès de la douceur, les données empiriques n'inaugurent toujours pas une perspective de paix perpétuelle, pas plus que ne le font les réflexions théoriques. Ainsi, plutôt que du résultat d'un examen scientifique, l'annonce d'un dépassement possible de la politique et de ses contraintes relève, encore aujourd'hui, d'un certain acte de foi.

BIBLIOGRAPHIE

- AGULHON Maurice, *La République I*, Paris, Hachette littératures, coll. Pluriel, 1997.
- APPLEBY John C., « War, Politics, and Colonization, 1558-1625 », in CANNY Nicholas (ed.), *The Oxford History of the British Empire. Volume I: The Origins of Empire*, Oxford, Oxford University Press, 1998.
- ARON Raymond, *La société industrielle et la guerre*, Paris, Plon, 1959.
- ARON Raymond, « La société industrielle et la guerre – Réexamen » (1978), *Commentaire*, vol.15, n°60, hiver 1992-1993, p.799-808.
- ARON Raymond, *Paix et guerre entre les nations* (1962), Paris, Calmann-Lévy, coll. Pérennes, 2004.
- ARON Raymond, « La définition libérale de la liberté », dans *Les sociétés modernes*, Paris, PUF, coll. Quadrige, 2006, p. 627-646.
- AUDARD Catherine, *Qu'est-ce que le libéralisme ? Éthique, politique, société*, Paris, Gallimard, coll. Folio essais, 2009.
- BACHOFEN Blaise, « "Les douceurs d'un commerce indépendant" : Jean-Jacques Rousseau, ou le libéralisme retourné contre lui-même », *Astérior*, no. 5, 2007, p. 105-131.
- BAYLY C. A., « The First Age of Global Imperialism, c. 1760-1830 », *The Journal of Imperial and Commonwealth History*, vol. 6, no. 2, May 1998, p. 28-47.
- BELL David A., *La Première guerre totale, L'Europe de Napoléon et la naissance de la guerre mondiale*, traduit de l'anglais (États-Unis) par Christophe Jaquet, Seyssel, Champ Vallon, 2010.
- BENICHOU Paul, *Morales du grand siècle*, Paris, Gallimard, coll. idées, 1948.
- BOILEAU Nicolas, *Oeuvres 2*, Paris, Garnier-Flammarion, 1969.
- BOURDIEU Pierre, *Les structures sociales de l'économie*, Paris, Seuil, coll. Liber, 2000.
- BOUTHOU Gaston, *Le phénomène-guerre, Méthodes de la polémologie, morphologie des guerres, leurs infrastructures (technique, démographique, économique)* (1962), Paris, Payot, coll. Petite bibliothèque Payot, 2006.
- BOUTON Christophe, « Deux penseurs de la guerre : Hegel et Clausewitz », *Cahiers philosophiques*, no. 110, juin 2007, p. 31-44.
- BRICE Benjamin, « L'avenir de la guerre dans le monde du commerce : Raymond Aron face aux philosophies pessimiste et optimiste de l'histoire », *Études internationales*, vol. 43, no. 3, 2012, p. 421-438.
- BROWN Chris, « Philosophie politique et relations internationales anglo-américaines ou "Pourquoi existe-t-il une théorie internationale ?" », *Études internationales*, vol. 37, no. 2, 2006, p. 223-240.
- CAILLOIS Roger, *Bellone ou la pente de la guerre* (1962), Fata Morgana, 1994.
- CONSTANT Benjamin, *Écrits politiques*, édité par Marcel Gauchet, Paris, Gallimard, coll. Folio essais, 1997.
- DALEM Alexis, « Guerre et économie : le libéralisme et la pacification par le marché », *Raisons politiques*, no. 9, 2003/1, p. 49-64.
- DAVENANT Charles, *Essays upon Peace at Home, and War Abroad*, London, James Knapton, 1704, part I.
- DOYLE Michael W., « Kant, Liberal Legacies, and Foreign Affairs » (Part 1 & 2), *Philosophy & Public Affairs*, vol. 12, no. 3, Summer, 1983, p. 205-235 and no. 4, Autumn, 1983, p. 323-353.
- DOYLE Michael W., *Ways of War and Peace: Realism, Liberalism, and Socialism*, New-York (NY), W. W. Norton & Company, 1997.
- DUCREY Pierre, *Guerres et guerriers dans la Grèce antique* (1985), Paris, Hachette Littérature, coll. Pluriel, 1999.
- ELIAS Norbert, *La société de cour* (1969), traduit de l'allemand par Pierre Kamnitzer et Jeanne Etoré, Paris, Flammarion, coll. Champs, 1985.
- FENELON, *Dialogues des morts composés pour l'éducation d'un prince*, dans *Œuvres*, Paris, Gallimard, coll. La Pléiade, 1983, vol. I, p. 277-510.
- FERRIER-CAVERIVIERE Nicole, « La guerre dans la littérature française depuis le traité des Pyrénées jusqu'à la mort de Louis XIV », *XVII^e siècle*, 37^{ème} année, no. 148, juillet-septembre 1985, p. 233-247.
- FINLEY Moses I., *Économie et société en Grèce ancienne*, traduit de l'anglais par Jeannie Carlier, Paris, La Découverte, 2007.
- GARLAN Yvon, *Guerre et économie en Grèce ancienne*, Paris, La Découverte, 1999.
- GAUCHON Pascal (dir.), *Le monde : Manuel de géopolitique et de géoéconomie*, Paris, PUF, coll. Major, 2008.
- GRAZ Jean-Christophe, *La gouvernance de la mondialisation*, 3^{ème} édition, Paris, La Découverte, coll. Repères, 2010.
- HALEVY Elie, *L'ère des tyrannies : Études sur le socialisme et la guerre*, Paris, Gallimard, coll. Tel, 1938 (reproduction photomécanique : 1990).

- HAMILTON Alexander, James MADISON et John JAY, *The Federalist Papers* (1788), New York (NY), Signet Classic, 2003.
- HASSNER Pierre, « La revanche des passions », *Commentaire*, vol. 28, no. 110, été 2005, p. 299-312.
- HAYEK Friedrich A., *La route de la servitude*, traduit de l'anglais par G. Blumberg, Paris, PUF, 2007.
- HAZARD Paul, *La crise de la conscience européenne, 1680-1715* (1935), Paris, Fayard, 1961.
- HERRING George C., *From Colony to Superpower: U.S. Foreign Relations since 1776*, Oxford, Oxford University Press, 2008.
- HIRSCHMAN Albert O., « Rival Interpretations of Market Society: Civilizing, Destructive, or Feeble? », *Journal of Economic Literature*, vol. 20, no. 4, Dec. 1982, p. 1463-1484.
- HIRSCHMAN Albert O., *Les passions et les intérêts, Justification politique du capitalisme avant son apogée*, traduit de l'anglais par Pierre Andler, Paris, PUF, coll. Quadrige, 2005.
- HOBBS Thomas, *Léviathan*, Paris, Gallimard, coll. Folio essais, 2000.
- HOFFMANN Stanley, « Théorie et relations internationales », *Revue française de science politique*, vol. 11, no. 2, 1961, p. 413-433.
- HOWARD Michael, *War in European History*, Oxford, Oxford University Press, 1976.
- HOWARD Michael, *The Causes of wars and other essays*, Cambridge (MA), Harvard University Press, 1983.
- HOWARD Michael, *War and the Liberal Conscience* (1977), London, Hurst & Company, 2008.
- HUME David, *Essais moraux, politiques & littéraires* (bilingue), traduit de l'anglais par Jean-Pierre Jackson, Paris, Éditions Alive, 1999.
- KANT Emmanuel, *Vers la paix perpétuelle, et autre textes*, traduit de l'allemand par J.-F. Poirier et F. Proust, Paris, Flammarion, 1991.
- KEEGAN John, *A History of Warfare*, New-York (NY), Vintage Books, 1994.
- LA ROCHEFOUCAULD, *Maximes et réflexions diverses*, Paris, Garnier-Flammarion, 1977.
- LARRERE Catherine, *L'invention de l'économie au XVIII^e siècle, Du droit naturel à la physiocratie*, Paris, PUF, coll. Léviathan, 1992.
- LIST Friedrich, *Système national d'économie politique* (1841), traduit de l'allemand par Henri Richelot (1857), Paris, Gallimard, coll. Tel, 1998.
- LOROT Pascal, « La géoéconomie, nouvelle grammaire des rivalités internationales », *AFRI*, vol. I, 2000, p. 110-122.
- MACHIAVEL, *Le Prince*, traduit de l'italien par Yves Lévy, Paris, Flammarion, coll. GF, 1992.
- MACHIAVEL, *Discours sur la première décade de Tite-Live*, traduit de l'italien par Alessandro Fontana et Xavier Tabet, Paris, Gallimard, NRF, 2004.
- MANDEVILLE Bernard, *The Fable of the Bees or Private Vices, Publick Benefits* (photographic reproduction of the edition published by Oxford University Press in 1924), Indianapolis (IN), Liberty Classics, 1988, vol. 1.
- MANENT Pierre, *Les métamorphoses de la cité, Essai sur la dynamique de l'Occident*, Paris, Flammarion, 2010.
- MANSFIELD Edward D. and Brian M. POLLINS, « The Study of Interdependence and Conflict: Recent Advances, Open Questions, and Directions for Future Research », *The Journal of Conflict Resolution*, vol. 45, no. 6, Dec. 2001, p. 834-859.
- MARTIN Philippe, Thierry MAYER et Mathias THOENIG, *La mondialisation est-elle un facteur de paix ?*, Éditions rue d'Ulm, coll. CEPREMAP, 2006.
- MARX Karl et Friedrich ENGELS, *Manifeste du parti communiste* (1848), traduit de l'allemand par Émile Bottigelli (1972), Paris, Flammarion, 1998.
- MARX Karl, *Le Capital, Livre 1* (1867), traduit de l'allemand par J. Roy, Paris, Garnier-Flammarion, 1969.
- MELON Jean-François, *Essai politique sur le commerce*, nouvelle édition augmentée, sans lieu, sans nom, 1761.
- MONTESQUIEU, *Voyages*, dans *Œuvres complètes*, Paris, Gallimard, coll. La Pléiade, 1949, vol. I, p. 533-972.
- MONTESQUIEU, *De l'esprit des lois*, dans *Œuvres complètes*, Paris, Gallimard, coll. La Pléiade, 1951, vol. II, p. 225-995.
- MORE Thomas, *L'Utopie*, édité par Simone Goyard-Fabre, traduit du latin par Marie Delcourt, Paris, Flammarion, 1987.
- NADOLEK Bernard et Lucas DIDIER, « La guerre économique mondiale pour le contrôle des ressources naturelles », *Géoéconomie*, no. 45, 2008/2, p. 21-32.
- NIETZSCHE Friedrich, *Aurore : Pensées sur les préjugés moraux*, dans *Œuvres*, Paris, Robert Laffont, coll. Bouquins, 1993, vol. I, p. 957-1211.
- ONEAL John R. and Bruce M. RUSSETT, « The Classical Liberals Were Right: Democracy, Interdependence, and Conflict, 1950-1985 », *International Studies Quarterly*, vol. 41, no 2, June 1997, p. 267-293.
- PAGDEN Anthony, *Lords of all the World: Ideologies of Empire in Spain, Britain and France c. 1500-c. 1800*, New Haven (CT), Yale University Press, 1995.

- PAGDEN Anthony, « Imperialism, Liberalism & the Quest for Perpetual Peace », *Daedalus*, vol. 134, no. 2, Spring 2005, p. 46-57.
- PAINE Thomas, *Common Sense, The Rights of Man*, New-York (NY), New American Library, Meridian, 1984.
- PANGLE Thomas and Peter AHRENSDORF, *Justice Among Nations: On the Moral Basis of Power and Peace*, Lawrence: University Press of Kansas, 1999.
- PITTS Jennifer, *Naissance de la bonne conscience coloniale : Les libéraux français et britanniques et la question impériale (1770-1870)*, traduit de l'anglais par Michel Cordillot, Paris, Éditions de l'Atelier, 2008.
- PLATANIA Marco, « Dynamiques des empires et dynamiques du commerce : inflexions de la pensée de Montesquieu (1734-1802) », *Revue Montesquieu*, no. 8, 2005-2006, p. 43-66.
- PLUTARQUE, *Vies parallèles*, traduit du grec ancien par Anne-Marie Ozanam, Paris, Gallimard, coll. Quarto, 2001.
- POCOCK John G. A., *The Machiavellian Moment: Florentine Political Thought and the Atlantic Republican Tradition*, Princeton (NJ), Princeton University Press, 1975.
- RAMEL Frédéric, *Philosophie des relations internationales*, (avec la collaboration de David Cumin), Presses de Sciences Po, 2002.
- RAMEL Frédéric, « Origine et finalité de la cité idéale : la guerre dans la philosophie grecque », *Raisons Politiques*, no. 5, 2002/1, p. 109-125.
- RICARDO David, *Des principes de l'économie politique et de l'impôt* (3^{ème} édition de 1821), traduit de l'anglais par Cécile Soudan, Paris, Flammarion, 1992.
- ROUSSEAU Jean-Jacques, « Discours sur les sciences et les arts », dans *Œuvres complètes*, Paris, Gallimard, coll. La Pléiade, 1964, vol. III, p. 1-108.
- ROUSSEAU Jean-Jacques, « Écrits sur l'abbé de Saint-Pierre » dans *Œuvres complètes*, Paris, Gallimard, coll. La Pléiade, 1964, vol. III, p. 563-682.
- ROUSSEAU Jean-Jacques, « Considérations sur le gouvernement de Pologne » dans *Œuvres complètes*, Paris, Gallimard, coll. La Pléiade, 1964, vol. III, p. 951-1042.
- SCHUMPETER Joseph, *Impérialisme et classes sociales (1919-1927)*, traduit de l'allemand par Suzanne de Segonzac et Pierre Bresson, Paris, Flammarion, 1984.
- SHAKESPEARE William, *Hamlet*, dans *Œuvres complètes : Tragédies I*, édition bilingue, Paris, Robert Laffont, coll. Bouquins, 1995.
- SILBERNER Edmond, *La guerre dans la pensée économique du XVI^e au XVIII^e siècle*, Paris, Sirey, 1939.
- SILBERNER Edmund, *La guerre et la paix dans l'histoire des doctrines économiques*, Paris, Sirey, 1957.
- SKINNER Quentin, *The Foundations of Modern Political Thought*, Cambridge, Cambridge University Press, 1978, 2 vol.
- SMITH Adam, *An Inquiry Into the Natures and Causes of the Wealth of Nations* (1776), New York (NY), Bantam Classic, 2003.
- SPITZ Jean-Fabien, *La liberté politique, Essai de généalogie conceptuelle*, Paris, PUF, coll. Léviathan, 1995.
- THIBAUT Jean-François, « Histoires de la pensée et relations internationales », *Études internationales*, vol. 29, no. 4, décembre 1998, p. 965-983.
- TREVELYAN George M., *A shortened History of England*, London, Penguin Books, 1942.
- VOLTAIRE, *Dictionnaire philosophique*, Paris, Flammarion, coll. GF, 2010.
- VOOGDT Christophe (de), *Histoire des Pays-Bas, Des origines à nos jours*, Paris, Fayard, 2003.
- WENDT Alexander, *Social theory of International Politics*, Cambridge, Cambridge University Press, 1999.